



**LINA MARIA BANDARRA A “FRANCITÉ”, SEGUNDO A.MAKINE, LEGADO
NUNES DAQUELA FRANÇA ETERNA QUE NOS
ESQUECEMOS DE AMAR.**

**LA FRANCITÉ, SELON A. MAKINE, LEGS DE
CETTE “FRANCE [ETERNELLE]” QU'ON
OUBLIE D'AIMER.**



LINA MARIA BANDARRA NUNES **A “FRANCITÉ”, SEGUNDO A.MAKINE, LEGADO DAQUELA FRANÇA ETERNA QUE NOS ESQUECEMOS DE AMAR.**

LA FRANCITÉ, SELON A. MAKINE, LEGS DE CETTE “FRANCE [ETERNELLE]” QU'ON OUBLIE D'AIMER.

Dissertação apresentada à Universidade de Aveiro para cumprimento dos requisitos necessários à obtenção do grau de Mestre em Estudos Franceses, realizada sob a orientação científica da Dra. Maria Hermínia Amado Laurel, Professora Catedrática do Departamento de Línguas e Culturas da Universidade de Aveiro.

"Oui, je sais maintenant que la France, la France de ma culture, la France de ma mémoire, est aussi une France noire. Je sais son visage d'ordure, la ménagerie de monstres qui y habitent (...)"

Bernard-Henri Lévy, *L'Idéologie*

Française(1981)

« C'est ma France elle est jeune et elle est belle
Elle, c'est plus un rêve c'est la source de mes textes
Elle, c'est des gamins qui feraient tout pour qu'on
les aime

Elle, vit dans les caves car on lui a coupé les ailes ».

Sinik, *Notre France à nous* (2007)

Dedico este trabalho à minha família que sempre me apoiou.

O júri

presidente

Prof. Dra Maria Manuel Rocha Teixeira Baptista,
Professora Auxiliar da Universidade de Aveiro.

Prof. Dra Maria Hermínia Deulonder Correia Laurel,
Professora Catedrática da Universidade de Aveiro.

Prof. Dra Ana Paula Coutinho Mendes, Professora Associada,
Faculdade de Letras da Universidade do Porto.

Agradecimentos

Agradeço à Dra. Maria Hermínia Amado Laurel pelo seu incentivo e acompanhamento no decorrer da redacção desta tese.

Palavras-chave Francité, Cultura, Identidade.

Resumo O presente trabalho propõe-se demonstrar como Andrei Makine cria uma cultura e uma identidade francesa a traves da imagem mítica da França, e como essa imagem lhe permite construir uma opinião crítica sobre a França actual sem perder o encanto do mito francês.

Keywords

Francité, Culture, Identity.

Abstract

This work intends to show how Andrei Makine creates a French culture and identity through a mythical image of France, and how this image allows him to have a critical opinion about the current France without losing the charm of the French myth.

INDICE.....	p9
INTRODUCTION.....	p11
I. La France idéale : construction d'un imaginaire.....	p13
A. La France : un conte merveilleux.....	p13
B. Une personnification de la France : Charlotte.....	p28
C. Le pouvoir des mots : un art de dire.....	p35
II. Le choc de la France réelle.....	p45
A. Un univers à la russe : le conformisme et l'oubli.....	p45
B. La furie intellectuelle française silencieuse : la peur de l'engagement...p57	
C. L'évolution de la langue.....	p64
III. La francité : un sentiment qui se construit ?.....	p70
A. Un legs français merveilleux ?.....	p70
B. Un art de vivre en risque d'extinction ?.....	p77
C. La francité mise en mots.....	p84
CONCLUSION.....	p92
BIBLIOGRAPHIE	p95

La francité, selon Andreï Makine, legs de cette
« France [éternelle] » qu'on oublie d'aimer.

INTRODUCTION

Andreï Makine est aujourd'hui un écrivain français grâce à sa naturalisation accordée par le gouvernement français dans un décret du 1^{er} mars 2005. Il est néanmoins d'origine russe, étant né à Krasnoïarsk, en Sibérie. Malgré son extrême discrétion au sujet de sa biographie, il a reconnu avoir suivi des études de philologie à Kalinine et à Moscou pendant lesquelles il a approfondi ses connaissances de la langue française, puis il a enseigné la philosophie à Novgorod. Il est arrivé en France en 1987, profitant d'un voyage officiel, et a demandé l'asile politique mais sa demande fut refusée. Il est resté tout de même, malgré le fait d'avoir éprouvé de grandes difficultés de survie, qu'il évoque dans son œuvre *Cette France qu'on oublie d'aimer*. Il écrit ses premières œuvres en français, même si à ses débuts ses éditeurs n'ont accepté de le publier que comme auteur russe, sous couvert d'une «traduction en français». A ce jour, ses romans sont enfin publiés dans la catégorie des auteurs français. Il s'est fait connaître d'abord grâce à son œuvre *Confession d'un porte-drapeau déchu*, puis atteint la consécration avec *Le Testament français* en 1995 grâce auquel il reçoit divers prix : le Prix Médicis, le Prix Goncourt, et le Prix Goncourt des lycéens. En 1998, le prix littéraire finlandais Eeva Joenpelto lui est attribué, puis en 2005 le prix littéraire de la Fondation Prince Pierre de Monaco récompense l'ensemble de son œuvre. C'est à ce moment qu'il reçoit aussi la naturalisation française, mettant ainsi fin à son sentiment d'être un «apatride».

Notre étude n'abordera pas le polémique débat qui tente décider si le roman *Le Testament français* est une œuvre d'un auteur français ou francophone, ni celle de savoir si cette œuvre est autobiographique ou d'inspiration autobiographique. Nous nous concentrerons sur le fait que c'est une œuvre d'apprentissage qui montre l'enfance d'un jeune garçon auquel est inculqué un héritage culturel et linguistique français dès le plus jeune âge grâce à l'éducation et aux contes que lui transmet sa grand-mère, ce qui lui permettra de se sentir français à l'âge adulte. Mais, est-ce que cet héritage culturel français le rend véritablement français ? Qu'est-ce que cette francité pour Andreï Makine, est-ce un héritage, un don ou une manière d'être ?

Notre étude se propose de montrer comment il est possible de créer une identité française ou comme Andreï Makine indique, une « francité », parallèlement à une identité sociale différente, grâce à l'apport d'une double culture. Cela ne se fait pas sans heurts et sans

difficultés, comme le montrent *Le Testament français* et *Cette France qu'on oublie d'aimer*, car la double vision sur les choses, les mots et la culture apportée par ces deux cultures peut provoquer une certaine difficulté à se situer dans la société, et à accepter les états de fait de la société dans laquelle la personne se trouve. Peut-on dire aussi que cette double culture est véritable ou qu'elle n'est qu'une impression personnelle qui n'est pas reconnue par la société ? En quoi consiste cette autre vision qu'Andreï Makine prétend posséder, et en quoi peut-elle être considérée une « francité », c'est ce que nous nous proposons d'étudier dans ce travail. Pour ce faire, nous ferons un va-et-vient continu entre les deux œuvres, pour déterminer ce qui constitue le fait d'être français aux yeux de Makine. Au contraire des études déjà publiées qui s'intéressent à ce qui rend Makine français aux yeux de la société, nous nous centrerons sur ce qui constitue le fait d'être français pour Andreï Makine, à travers les deux œuvres étudiées mais aussi des entretiens publiés dans la presse.

I. LA FRANCE IDEALE : CONSTRUCTION D'UN IMAGINAIRE

A. LA FRANCE : UN CONTE MERVEILLEUX

Dans *Le Testament français*, le thème central est l'éducation française d'un jeune garçon. En effet, l'histoire transcrit l'enfance d'Aliocha, un petit garçon russe dont la grand-mère maternelle française tente de partager avec lui ses connaissances et son amour pour la France. Dans le roman, l'auteur nous décrit avec précision comment, dès son plus jeune âge, il est imbibé d'images, de sons et d'histoires françaises qui le transportent dans un monde différent de celui dans lequel il vit. Ce monde, la France, lui est décrit comme un pays merveilleux, grâce aux contes de sa grand-mère, Charlotte. L'auteur crée un amalgame entre la France merveilleuse entrevue par Aliocha dans les contes de sa grand-mère, et la mythique Atlantide de Platon, et crée ainsi une «France-Atlantide» imaginaire facilement compréhensible pour le lecteur qui, bien qu'il ne connaisse pas tous les contes français de la grand-mère, réussit facilement à comprendre cette image et sa signification en rapprochant l'impression faite par cette France imaginaire sur Aliocha à l'impression faite par l'Atlantide sur la société actuelle.

Comme l'Atlantide, née dans les œuvres *Le Timée* et *Le Critias* de Platon, la France-Atlantide apparaît dans le roman comme un conte de la grand-mère d'Aliocha. De ce fait, le doute s'introduit chez le lecteur que nous sommes : cette France-Atlantide correspond-elle vraiment à la réalité ? D'autant plus que la caractéristique première des contes est le fait d'être purement fictionnel, en effet les récits de Charlotte sont placés sous le signe du divertissement, et leur objectif premier est de divertir ses petits-enfants lors de leurs séjours de vacances à Saranza :

« Oui, exactement, ce n'était rien d'autre que des contes qui enchantaient nos jeunes années et qui, comme tout conte véritable, ne nous lassaient jamais ».
(Makine, 1995 :189)

L'accent est mis sur l'enchantement que les contes provoquent sur les enfants, et cela permet au lecteur de comprendre que cette France-Atlantide n'est pas perçue comme un mythe purement éducatif, mais aussi comme un conte féérique. La grand-mère raconte ses histoires et transmet ainsi son savoir «de bouche à oreille» à ses petits-enfants, par

l'intermédiaire d'un conte qui est formé non seulement d'une histoire, mais aussi d'un « tissu de mots, de silences, de regards, de mimiques et de gestes dont l'existence même lubrifie la parole » d'après les conteurs africains, ou « une perle de parole » comme le définit Bernadette Bricout dans une interview. Grâce à son savoir et à sa facilité de communication, la grand-mère fait surgir, devant les yeux des enfants, un monde français nouveau, presque féérique. La situation traditionnelle d'énonciation du conte est respectée dans le roman: le conte est raconté le soir, à la veillée, c'est-à-dire lors du moment le plus calme de la journée. Et bien que le conte ne soit pas raconté au coin du feu, il l'est dans un endroit sécurisant. Ce n'est pas dans la maison, lieu trop commun et fermé, mais ce n'est pas non plus totalement hors de la maison, en effet le lieu privilégié du conte dans le roman se situe sur le balcon, sous la lumière des étoiles, ce qui permet une sorte d'ouverture sur l'extérieur et l'imaginaire. Le balcon paraît même avoir une vie propre, et ressemble à une sorte de tapis volant qui les emmène jusqu'au monde de rêve:

« Le balcon tanguait légèrement, se dérochant sous nos pieds, se mettant à planer. (...) Incrédules, nous scrutâmes l'obscurité qui déferlait sur notre balcon volant. Oui, une étendue d'eau sombre scintillait au fond des steppes, montait, répandait la fraîcheur âpre des grandes pluies. [...]

Sur notre balcon, nous entendions ce silence sommeillant de Paris inondé. Quelques clapotis de vagues au passage d'une barque, une voix assourdie au bout d'une avenue noyée.» (Makine, 1995 :29)

La présence du travail d'aiguilles est aussi un motif récurrent lors de la récitation des contes pendant les veillées traditionnelles. Cela fait entrer le conte dans un moment du jour rassurant, calme et familier, propice au développement des récits car la tombée de la nuit facilite aussi l'entrée des enfants dans le monde du rêve et de l'imaginaire. C'est aussi le moment pendant lequel la grand-mère est plus disponible, et la lumière de la lampe lui permet de pouvoir continuer son travail d'aiguilles tout en devenant le symbole du temps du récit, car sa présence annonce le début du temps dédié à la création littéraire, que ce soit la sienne ou celle d'autres auteurs :

« Le soir, nous rejoignîmes notre grand-mère sur le petit balcon de son appartement. Couvert de fleurs, il semblait suspendu au-dessus de la brume chaude des steppes. Un soleil de cuivre brûlant frôla l'horizon, resta un moment indécis, puis plongea rapidement. Les premières étoiles frémirent dans le ciel. Des senteurs forte, pénétrantes, montèrent jusqu'à nous avec la brise du soir.

Nous nous taisions. Notre grand-mère, tant qu'il faisait jour, reprisait un chemisier étalé sur ses genoux... Puis, quand l'air s'était imprégné de l'ombre ultramarine, elle releva la tête, abandonnant son ouvrage, le regard perdu dans le lointain brumeux de la plaine. N'osant pas rompre son silence, nous lui jetions de temps en temps des coups d'œil furtifs : allait-elle nous livrer une nouvelle confidence, encore plus secrète, ou bien, comme si de rien n'était, nous lire, en apportant sa lampe à l'abat-jour turquoise, quelques pages de Daudet ou de Jules Verne qui accompagnaient souvent nos longues soirées d'été ? Sans nous l'avouer, nous guettions sa première parole, son intonation. Dans notre attente – attention du spectateur pour le funambule – se confondaient une curiosité assez cruelle et un vague malaise. Nous avons l'impression de piéger cette femme, seule face à nous.

Cependant, elle semblait ne pas même remarquer notre présence tendue. Ses mains restaient toujours immobiles sur ses genoux, son regard fondait dans la transparence du ciel. Un reflet de sourire éclairait ses lèvres... » (Makine, 1995 :27)

Ce moment semble chargé de forte tension et d'appréhension. L'approche du moment créatif crée une sorte d'anxiété chez les enfants, remplis de curiosité au sujet de ce monde merveilleux que leur grand-mère leur dévoile. En contraste, Charlotte paraît envahie d'un calme et d'une sérénité heureuse lors de ce moment de création. Elle se campe dans une attitude pythique, et paraît recevoir ses histoires d'un autre monde pour les partager avec ses petits-enfants. L'obscurité alentour leur permet aussi d'oublier le monde réel, et de voir plus précisément l'univers du conte que leur décrit leur grand-mère, au point d'oublier que ce récit est un conte. Leur concentration est telle que les enfants n'entendent plus la voix de leur grand-mère et font siennes les images suscitées par le récit qui semblent se présenter devant leurs yeux :

« Nous voyions maintenant sortir de cette marée fantastique les conglomérats noirs des immeubles, les flèches des cathédrales, les poteaux des réverbères – une ville ! Géante, harmonieuse malgré les eaux qui inondaient ses avenues, une ville fantôme émergeait sur notre regard...

Soudain, nous nous rendîmes compte que quelqu'un nous parlait depuis déjà un moment.

Notre grand-mère nous parlait !

(...) Sur notre balcon, nous entendions ce silence sommeillant de Paris inondé. Quelques clapotis de vagues au passage d'une barque, une voix assourdie au bout d'une avenue noyée.» (Makine, 1995 :28-29)

La grand-mère crée une illusion d'un monde parfait, attrayant et qui paraît aussi réel que la réalité alentour. La grand-mère utilise la forme du conte merveilleux pour parler de l'image de la France pour susciter l'intérêt et provoquer chez ses petits-enfants une impression mêlée de surprise et d'admiration, mais elle leur apporte aussi une idée d'autres mondes possibles, des mondes plus beaux, plus attirants et plus rassurants que la réalité qu'ils connaissent. Les contes de Charlotte ont l'aspect de pur divertissement dans lesquels elle déploie tout son talent pour produire une illusion qui n'est protégée par aucune croyance, et même si certains événements paraissent invraisemblables aux enfants, ils acceptent d'y croire à cause de la tonalité merveilleuse du récit. La complicité demandée par le pacte du conte merveilleux fonctionne et permet de créer des histoires vivantes qui donnent l'illusion de la réalité. De plus, ces contes ont une part de vrai annoncée dès le début qui les empêche d'être classés entièrement dans le monde de l'imaginaire. Ils semblent être le récit d'un temps préexistant, antérieur à leur vie, mais qui possède un lien avec leur histoire et leur famille puisque leur grand-mère est française. Ces contes semblent décrire leur mythologie familiale française. D'ailleurs, au sujet du lien entre conte et mythologie, Lévi-Strauss déclare que « les contes sont des mythes en miniature, où les mêmes oppositions sont transposées à petite échelle ». Or, c'est exactement ce que proposent les contes français de Charlotte : une vision mythique d'un monde supposé comme vrai, car cette dernière ancre ses contes dans le temps, et plus précisément dans un temps de la tradition familiale : c'est un temps assez éloigné qui ne fait pas parti de la mémoire des enfants et leur permet ainsi de faire usage de leur

imagination, tout en les faisant remonter à une époque de genèse de leur histoire qui les touche directement. Le sourire de la statue d'une bacchante face aux récits de Charlotte semble être une approbation donnée au récit et un garant de la véracité des contes. Pourtant Charlotte est seule à raconter et se fie exclusivement à sa mémoire, sans que personne ne puisse vérifier ses dires. Et même les objets qu'elle utilise comme support au récit du conte, voire même de prétexte, peuvent être manipulés au profit de son histoire, bien qu'ils paraissent être les garants d'une certaine véracité, comme

« Cette photo époustouflante que nous contemplions sur une coupure de presse jaunie : trois hommes dans une précaire embarcation traversant une vaste étendue d'eau bordée d'immeubles. Une légende expliquait : « Messieurs les députés se rendent à la session de l'Assemblée nationale »... » (Makine, 1995 :31)

Pour les enfants, cette image paraît une image courante de la vie sociale française, car rien ne leur indique que c'est un fait extraordinaire, ponctuel, souligné justement par cet article journalistique qui rapporte ce fait incongru et ceci sous une lumière plus épique. Un autre objet appartenant à Charlotte et possédant lui-même sa propre légende est un prétexte (ou pré-texte) au conte. C'est un prétexte car il suscite le conte par le mystère qui l'entoure, mais aussi un pré-texte car il possède une histoire qui lui est propre et sur laquelle Charlotte peut s'appuyer pour raconter d'autres histoires. Il s'agit du « fameux petit sac du Pont-Neuf », « en peau de porc et avec des plaquettes d'émail bleu sur la fermeture ». En effet,

« Cette vieille sacoche marquait l'un des premiers souvenirs de ma grand-mère, et pour nous, la genèse du monde fabuleux de sa mémoire : Paris, Pont-Neuf ... Une étonnante galaxie en gestation qui esquissait ses contours encore flous devant notre regard fasciné.» (Makine, 1995 :23)

Cette sacoche est le point de départ du monde imaginé par Charlotte et les enfants. C'est aussi une preuve de ce qu'elle a vécu, mais pour aussi concret qu'il soit, il ne prouve pas que Charlotte ait vécu ce qu'elle raconte, de la manière dont elle le raconte. Ce sac est

un faux garant de la véracité de ses histoires, même si les enfants le considèrent comme tel. Par ce biais, on découvre que Charlotte modifie ses histoires pour les rendre plus attrayantes, et ce, à l'insu des enfants, même si elle puise les faits dans un répertoire issu d'une mémoire collective : celle de la France lors qu'il s'agit des journaux, et de la légende familiale lorsqu'il s'agit des objets.

« Charlotte puisait les connaissances tantôt dans la valise sibérienne, tantôt dans ses souvenirs d'enfance. Plusieurs de ses récits remontaient à une époque encore plus ancienne, contés par son oncle ou par Albertine qui eux-mêmes les avaient hérités de leurs parents.» (Makine, 1995 :118)

Charlotte se présente comme témoin des événements racontés, mais aussi comme garant des événements antérieurs. C'est là aussi que peut entrer le doute sur la véracité des récits : seule la mémoire de Charlotte corrige les données des contes. Aucun élément ne contredit ou ne corrige son témoignage, à part sa mémoire qui est obligatoirement sélective. En effet, la mémoire individuelle est un dispositif de stockage des informations qui possède de nombreuses limites : il n'y a pas de contrôle externe possible vérifiant l'exactitude des impressions stockées, et ces informations pour pouvoir être gardées en mémoire subissent un classement, une réorganisation, une élimination des faits jugés moins importants et une transformation des informations qui mobilise toutes les informations gardées en mémoire, sous peine de surcharge. La propre mémoire se charge de modifier le souvenir des événements. De plus, à ce répertoire, Charlotte impose sa propre marque et en fait une création individuelle, ce qui fait que son imagination créatrice change la morphologie et la valeur inhérentes à la réalité originelle des faits. Le narrateur adulte le comprend et ne parle pas de la France, mais de « la France de notre grand-mère ». En effet, Charlotte se fie à ses souvenirs et à sa mémoire pour raconter ses histoires, mais elle ne raconte que des moments particuliers auxquels elle imprime sa propre vision, et non pas la globalité des événements. Elle a un souci d'exemplarité et de simplification propre au conte. En effet, pour des enfants, la réalité vraie est trop dense, ennuyeuse et sérieuse, il faut donc, pour capter leur attention et leur intérêt, se concentrer sur des événements précis, quitte à les faire sortir de leur contexte et les parer d'une beauté qui, de prime abord, n'était pas véritablement explicite aux yeux des enfants :

« Et puis il y eut ce trésor caché. Cette valise pleine de vieux papiers qui, lorsque nous nous aventurions sous le grand lit dans la chambre de Charlotte, nous angoissait par sa masse obtuse – Nous tirions les serrures, nous relevions le couvercle. Que de paperasses ! La vie adulte, dans tout son ennui et tout son inquiétant sérieux, nous coupait la respiration par son odeur de renfermé et de poussière...

Pouvions-nous seulement supposer que c'est au milieu de ces vieux journaux, de ces lettres portant des dates inimaginables que notre grand-mère trouverait pour nous la photo des trois députés dans leur barque ? » (Makine, 1995 :31)

Cependant, il n'est pas sûr que les enfants comprennent le caractère extraordinaire de cet événement, même pour la société française de l'époque, qui a suscité un article de journal avec photographie à l'appui par son caractère exceptionnel. Cet événement paraît normal aux enfants, car il fait partie de l'image rocambolesque qu'ils possèdent de la France. De plus, comme dans les contes, Charlotte joue sur les différentes modalités du temps : le temps mythique, celui des origines de la République française, le temps historique qui se focalise sur un événement et oublie des siècles entiers (ici, les récits se construisent autour des années 1910 et suivants), le temps familial qui inscrit le récit dans la généalogie de Charlotte, le temps personnel qui évoque la jeunesse de Charlotte, et enfin le temps indéfini du conte merveilleux qui commence le récit par « c'était à l'époque de ». Dans ce récit qui paraît intemporel, la France-Atlantide est peuplée de personnages-types, mais à la place du prince, de la princesse et de leurs sujets, ou des dieux et demi-dieux, Andreï fait la connaissance « d'une galerie de types humains » dans laquelle se trouvent :

« Outre le Président amant, les députés dans une barque et le dandy avec sa grappe de raisin, il y avait des personnages bien plus humbles quoique non moins insolites. Les enfants, par exemple, tout jeunes ouvriers des mines, avec leur sourire cerné de noir. Un crieur de journaux (nous n'osions pas imaginer un fou qui aurait pu courir dans les rues en criant : « La Pravda ! La Pravda ! »). Un tondeur de chiens qui exerçait son métier sur les quais. Un garde-champêtre avec

son tambour. Des grévistes rassemblés autour d'une « soupe communiste». Et même un marchand de crottes de chiens.» (Makine, 1995 :126)

Les personnes sont présentées comme des archétypes, à la manière du conte. Et malgré le fait que quelques personnages soient inconnus pour les enfants, car ils ne connaissent pas d'équivalent russe, Charlotte réussit tout de même à leur donner une profondeur suffisante pour qu'ils paraissent vraisemblables à leurs yeux. Les contes de Charlotte permettent aux enfants d'entrevoir un monde différent de la réalité qu'ils connaissent dans la vie réelle, donc ce qui leur semble des excentricités françaises ne les surprend pas outre mesure, et leur esprit reste ouvert à ce qui peut leur paraître de prime abord des incongruités. Car la France est pour eux un monde grouillant de vie et d'action qui a son caractère propre.

« Mais c'est grâce à cette vision illusoire que nous découvrîmes quelques traits de caractère essentiels chez les habitants de notre Atlantide Les rues parisiennes, dans nos récits, étaient secouées constamment par les explosions des bombes. Les anarchistes qui les lançaient devaient être aussi nombreux que les grisettes ou les cochers sur leurs fiacres. Certains de ces ennemis de l'ordre social garderaient longtemps pour moi, dans leur nom, un fracas explosif ou le bruit des armes : Ravachol, Santo Caserio...

Oui, c'est dans ces rues tonitruantes que l'une des singularités de ce peuple nous apparut : il était toujours en train de revendiquer, jamais content du *statu quo* acquis, prêt à chaque moment à détrôner, secouer, exiger. Dans le calme social parfait de notre patrie, ces Français avaient la mine de mutins-nés, de contestataires par conviction, de râleurs professionnels » (Makine, 1995 :118-119)

Le calme social apparent de la Russie donne un autre attrait aux personnages et aux événements français qui paraissent un roman de cape et d'épées, voire un vaudeville :

« Le baryton vibrant de Faust remplissait la salle : «Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage...», le lustre tombait, les lionnes se jetaient sur l'infortuné

Delmonico, la comète incisait le ciel nocturne, le parachutiste s'envolait de la tour Eiffel, deux voleurs profitant de la nonchalance estivale quittaient le Louvre nocturne en emportant la *Joconde*, le prince Borghèse bombait la poitrine, tout fier d'avoir gagné le premier raid automobile Pékin-Paris via Moscou... Et quelque part dans la pénombre d'un discret salon de l'Élysée, un homme à belle moustache blanche enlaçait sa maîtresse et s'étouffait dans ce dernier baiser.» (Makine, 1995 :118)

Dans ce monde imaginaire, même les choses les plus simples ont un attrait et une poésie inégalable :

« Nous découvrons que les repas, oui, la simple absorption de la nourriture, pouvait devenir une mise en scène, une liturgie, un art. » (Makine, 1995 :121)

Et sous les yeux des enfants se présente un monde imaginaire rempli de personnages-types, d'évènements, d'anecdotes qui se succèdent dans une sorte de farandole à leur faire perdre haleine :

« A vrai dire, nous commençons à perdre la tête : le Louvre, *Le Cid* à la Comédie-Française, les barricades, la fusillade dans les catacombes, l'Académie, les députés dans une barque, et la comète, et les lustres qui tombaient les uns après les autres, et le Niagara des vins, et le dernier baiser du Président... Et les grenouilles dérangées dans leur sommeil hivernal ! Nous avons affaire à un peuple d'une fabuleuse multiplicité de sentiments, d'attitudes, de regards, de façons de parler, de créer, d'aimer.» (Makine, 1995 :121-122)

Outre ce spectacle de vie, c'est un monde plein d'enseignements qui se présente : c'est un exemple d'une autre vie, d'autres possibilités différentes des possibilités russes, un appel à la vie, à l'excentricité et à la fantaisie. Les contes de Charlotte abordent des thèmes tabous en Russie : la sexualité et la sensualité. C'est presque un manuel du *fin amor*

qui leur est dévoilé, et qui leur paraît faire partie intégrante de la manière de vivre du peuple français :

« Sans oser encore le croire, je m’interrogeais silencieusement : cette quintessence française tant recherchée, n’aurait-elle pas pour source – l’amour ? Car tous les chemins de notre Atlantide semblaient se croiser dans le pays du Tendre. » (Makine, 1995 :122)

Cette France de Charlotte, qui n’a pas de géographie véritablement précise, s’articule autour de quelques monuments importants qui semblent symboliser les châteaux féeriques des contes :

« L’Élysée apparaissait dans l’éclat des lustres et le miroitement des glaces. L’Opéra éblouissait de la nudité des épaules féminines, nous enivrait du parfum qu’exhalaient les splendides coiffures. Notre-Dame fut pour nous une sensation de pierre froide sous un ciel tumultueux. Oui, nous touchions presque ces murs rêches, poreux – un gigantesque rocher, modelé, nous semblait-il, par une ingénieuse érosion des siècles... » (Makine, 1995 :50)

Mais face à ces châteaux dignes d’un conte de fées apparaît un village qui est un mélange d’imaginaire et de connaissances des deux enfants russes qui font alors apparaître devant leurs yeux un village hybride, étrange :

« Neuilly-sur-Seine était composée d’une douzaine de maisons en rondins. De vraies isbas avec des toits recouverts de minces lattes argentées par les intempéries d’hiver, avec des fenêtres dans des cadres en bois joliment ciselés, des haies sur lesquelles séchait le linge. Les jeunes femmes portaient sur une planche des seaux pleins qui laissaient tomber quelques gouttes sur la poussière de la grand-rue. Les hommes chargeaient de lourds sacs de blé sur une télègue. Un troupeau, dans une lenteur paresseuse, coulait vers l’étable. Nous entendions le son sourd des clochettes, le chant enroué d’un coq. La senteur agréable d’un

feu de bois – l’odeur du dîner tout proche – planait dans l’air.» (Makine, 1995 :43)

Leur imagination ne leur permet pas de concevoir des réalités complètement différentes de celle qu’ils connaissent, et la France de leur imagination est «russifiée», car elle est basée sur les connaissances russes qu’ils possèdent : la lecture du conte raconté par Charlotte dépend beaucoup, dans ce cas, des connaissances sociales des enfants, qui comparent toujours ce qui leur est raconté à des réalités issues de leur monde réel. Leur imaginaire prend en charge les rapprochements à effectuer entre la réalité et la fiction :

« Le président de la République n’échappait pas à quelque chose de stalinien dans le portrait que brossait notre imagination. Neuilly se peuplait de kolkhoziens. Et Paris qui se libérait lentement des eaux portait en lui une émotion très russe, ce fugitif répit après un cataclysme historique de plus, cette joie d’avoir terminé une guerre, d’avoir survécu à des répressions meurtrières. Nous errâmes à travers ses rues encore humides, couvertes de sable et de vase. Les habitants entassaient devant leurs portes des meubles et des vêtements pour les faire sécher – comme le font les Russes après un hiver qu’ils commencent à croire éternel.» (Makine, 1995 :44)

C’est cette vision d’un Paris émergeant des eaux qui, non seulement rappelle un des aspects de la vie en Russie, mais fait aussi ressembler la France à la ville mythique de l’Atlantide, du point de vue géographique. Du point de vue social, les français apparaissent comme les créateurs d’un art-de-vivre, d’un savoir-faire et d’une culture, comme les habitants de l’Atlantide. Ces derniers étaient comme les français du monde de Charlotte, un peuple vertueux, sage, civilisé, à la recherche du progrès. De plus, ils étaient considérés un peuple supérieur, formé de dieux et de demi-dieux, dont l’histoire remonte aux mythes de la genèse et de la création du monde : ils sont donc en quelque sorte nos ancêtres, comme les français font partie des ancêtres de Charlotte et de ses petits-enfants. Un mélange s’opère aux yeux des enfants qui assimilent les uns et les autres, en mélangeant les deux mythes, puisque les deux peuples peuvent être vus comme :

« Fondateurs de la quasi-totalité de nos arts et de nos sciences ; ils furent les pères de nos croyances fondamentales ; ils furent les premiers civilisateurs, les premiers navigateurs, les premiers commerçants, les premiers colonisateurs de la terre ; leur civilisation était ancienne alors que l'Égypte naissait et, il allait s'écouler des milliers d'années avant que l'on ne songe même à Babylone, Rome ou Londres. Ces disparus étaient nos ancêtres, leur sang coule dans nos veines ; on entendait prononcer dans leurs villes, leurs cours et leurs temples, sous leur forme primitive, les mots que nous utilisons quotidiennement. Chaque lignée de race et de pensée, de sang et de croyances ramène à eux. » (Facon, 1979)

Cette vision des Atlantes de Roger Facon dans son œuvre *Quand l'Atlantide resurgira* rejoint aussi la vision que se fait Andreï du peuple français à travers les contes de Charlotte, doublée d'une connotation de merveilleux qu'il ne parvient pas à effacer de sa mémoire. En effet, la France de Charlotte ressemble à la «meilleure des Républiques» qu'est l'île d'utopie inventée par Thomas More en 1516 dans son roman *l'Utopie*, car à travers les récits de Charlotte sur la France de son enfance, naît l'image d'une république pleine de paraboles et d'attraits aux yeux de son petit fils Andreï. Cette république est une France- Atlantide, qui sera articulée autour de la France et des Français, comme Platon avait articulé son récit autour du mythe-histoire des Atlantes et de leur Atlantide. Cette ambiguïté entre mythe et réalité permet d'ancrer le récit des événements dans un passé possible, qui fait que, comme écrit Platon :

«Les citoyens et la cité qu'hier vous aviez imaginés comme une fable, nous dirons aujourd'hui que ce sont nos ancêtres bien réels» (Platon, *Timée* : 26b-27b),

A l'instar de cet auteur, Charlotte crée pour ses petits-fils une France qui devient une cité idéale en matière d'urbanisme, de politique, de justice, de religion et de société. Elle obéit sans le savoir peut-être aux préceptes de Platon qui, dans *Les lois*, dit:

« Pliant notre fiction aux conditions réelles de la colonie que tu es chargé de fonder, forçons une législation. En paroles, nous qui, tout vieillards que nous sommes, inventons comme des enfants....» (Platon, *Les Lois*)

Mais en montrant ces valeurs sociales différentes, les contes de Charlotte ont une fonction initiatique qui prépare à la vie d'adulte mais aussi à une plus grande largeur d'esprit, car elle touche à des thèmes qui ne sont généralement pas abordés en Russie. Il s'agit par exemple de la sensualité et de la sexualité :

« La mort de Félix Faure me fit prendre conscience de mon âge : j'avais treize ans, je devinais ce que voulait dire « mourir dans les bras d'une femme », et l'on pouvait m'entretenir désormais sur des sujets pareils. D'ailleurs, le courage et l'absence totale d'hypocrisie dans le récit de Charlotte démontrèrent ce que je savais déjà : elle n'était pas une grand-mère comme les autres. Non, aucune babouchka russe ne se serait hasardée dans une telle discussion avec son petit-fils. Je pressentais dans cette liberté d'expression une vision insolite du corps, de l'amour, des rapports entre l'homme et la femme – un mystérieux « regard français ». (...)»

À ma très grande surprise, revue en russe, la scène n'était plus bonne à dire. Même impossible à dire ! Censurée par une inexplicable pudeur des mots, raturée tout à coup par une étrange morale offusquée.»(Makine, 1995 :113)

Cet épisode, et il n'est pas le seul, aborde le thème de la sexualité et est une sorte de récit d'initiation aux relations entre hommes et femmes qui est dirigé non plus à un enfant mais à un adolescent. Les récits de Charlotte s'adaptent aussi à l'âge de ses auditeurs, même si parvenus à un certain moment, les contes ne présenteront plus d'attrait à son auditoire qui aura accumulé trop de connaissance pour trouver un intérêt à ces histoires trop connues et simplifiées. Malgré le fait qu'initialement les contes étaient impénétrables de prime abord aux deux enfants, à cause de leur manque de connaissances :

« Le continent émergé se remplissait des choses et de ses êtres.

L'Impératrice s'agenouillait sur un énigmatique « prie-Dieu » qui n'évoquait pour nous aucune réalité connue. « C'est une espèce de chaise aux pieds coupés », expliquait Charlotte et l'image du meuble mutilé nous laissait interdits. (...) L'univers en gestation manquait encore de matérialité.» (Makine, 1995 :51)

Pourtant, ces contes fournissent aux enfants un univers facilement déchiffrable, malgré le grouillement de vie qu'il présente, fondé sur des types de personnages facilement identifiables :

« J'emportais une somme de connaissance, un aperçu des us et des coutumes, une description, encore lacunaire, de la mystérieuse civilisation qui chaque soir renaissait au fond de la steppe.

Tout adolescent est classificateur – réflexe de défense devant la complexité du monde adulte qui l'aspire au seuil de l'enfance. Je l'étais peut-être plus que les autres. Car le pays que j'avais à explorer n'existait plus, et je devais reconstituer la topographie de ses hauts lieux et de ses lieux saints à travers l'épais brouillard du passé.

Je m'enorgueillissais surtout d'une galerie de types humains que je possédais dans ma collection.» (Makine, 1995 :126)

Les normes sociales françaises qui sont perceptibles dans les contes de Charlotte sont très différentes des normes sociales russes parmi lesquelles le narrateur vit, ce qui anime davantage le déroulement du conte car les contes sur la France–Atlantide présentent un monde différent du monde social russe, un monde plus vivant, plus léger, plus symbolique et plus attrayant qui dépayse littéralement les enfants : Charlotte invente une réalité autre, non russe c'est-à-dire une réalité sociale française qui porte sur des sujets divers tels que le langage, la famille, la sexualité, la propriété, le gouvernement, la religion, la nourriture, auxquels la fantaisie n'est pas étrangère. Elle propose une alternance possible pour elle et ses petits-enfants à ce monde rude qu'est le monde russe : une alternance du monde du rêve, du rêve éveillé qui permet aussi de douter que ce soit un rêve pur : l'ancrage dans des faits, réels, prouvés par des articles de journaux, fait que ce rêve peut

être réel, que cette utopie française peut peut-être réellement exister. Charlotte confronte la réalité du monde russe

« à un schéma de perfection fermé sur soi, pensé en vase clos, nettement détaché de l'ensemble des expériences de valeur qu'a éprouvées et que connaît l'homme, mais qui offre une satisfaction particulière tant émotive qu'intellectuelle»,

qui est le propre du rêve utopiste selon A. Kolnai dans la Mentalité utopienne. C'est avec ce rêve que va grandir Andreï, un rêve qui condense le temps, télescope les événements les uns avec les autres pour faire surgir un temps ahistorique fait de successions de moments présents :

«Plusieurs années plus tard, nous apprendrions la vraie chronologie de cette auguste visite : Nicolas et Alexandra étaient venus non pas au printemps de 1910, après le déluge, mais en Octobre 1896, c'est-à-dire bien avant la renaissance de notre Atlantide française. Mais cette logique réelle nous importait peu. Seule la chronologie des longs récits de notre grand-mère comptait pour nous : un jour, dans leur temps légendaire, Paris surgissait des eaux, le soleil brillait et au même moment, nous entendions de cri encore lointain du train impérial. Cet ordre d'événement nous paraissait aussi légitime que l'apparition de Proust parmi les paysans de Neuilly.» (Makine, 1995 :45)

Le narrateur adulte n'est plus aussi dupe de la véracité des faits, même s'il condamne pas et ne tente pas détruire cette image féérique, car il sait que cette vision possède sa raison d'être :

« C'est du théâtre, probablement apocryphe. Mais notre perception d'un pays est tissée de telles mises en scènes. Leur contenu est souvent peu fiable mais leur forme exprime l'essence « surnaturelle » d'un peuple mieux que ne feraient mille traités scientifiques. » (Makine, 2006 :27)

B. UNE PERSONNIFICATION DE LA FRANCE : CHARLOTTE

Cette approche littéraire de la France n'est pas le seul lien qu'Aliocha possède avec ce pays, une personne très importante pour lui représente un véritable fleuron français. Il s'agit de sa propre grand-mère Charlotte, seule française de sa connaissance, mais quelle française ! Elle réunit à elle seule tous les aspects importants de la France. En effet, les descriptions de la grand-mère lors de la veillée et du conte, mais aussi dans la vie de tous les jours, montrent toujours Charlotte comme une personne différente des autres : c'est une personne venue d'ailleurs qui vit parmi les autres en paix, sans jamais se mélanger complètement, et qui partage son savoir avec le peuple autochtone. Cela correspond à la manière d'être français en société dans l'imaginaire russe, à l'image des philosophes français tels que Voltaire, Diderot et autres. Lors des veillées, Charlotte prend l'aspect d'une prêtresse, d'une messagère des dieux qui est prête à livrer ses secrets et ses messages envoyés par les dieux :

« D'une dame aux obscures origines non russes, Charlotte se transforma, ce soir-là, en messagère de L'Atlantide engloutie par le temps. » (Makine, 1995 :42)

Cette impression d'être un être venu d'ailleurs est renforcée par sa manière d'être dans la vie de tous les jours, car elle paraît vivre avec le monde mais pas dans le monde, comme si elle était un être d'une autre dimension venu rendre visite aux terriens, et qui garde sa différence et ne se fond pas complètement dans la société.

« Vivre auprès de notre grand-mère était déjà se sentir ailleurs. Elle traversait la cour sans jamais aller s'installer sur le banc des babouchkas, l'institution sans laquelle la cour russe n'est pas pensable. Cela ne l'empêchait pas de les saluer très amicalement, de s'enquérir de la santé de celle qu'elle n'avait pas vue depuis quelques jours et de leur rendre un petit service en leur indiquant, par exemple, le moyen d'enlever aux lactaires salés leur goût un peu acide... Mais en leur adressant ces paroles aimables, elle restait debout. Et les

vieilles causeuses de la cour acceptaient cette différence. Tout le monde comprenait que Charlotte n'était pas tout à fait une babouchka russe.

Cela ne signifiait pas qu'elle vivait coupée du monde ou qu'elle tenait à quelque préjugé social ». (Makine, 1995 :33)

Cette différence avec le reste de la société se remarque aussi par le fait qu'elle parle avec Gavrilytch l'ivrogne alors que les autres le fuient et que celui-ci lui montre aussi du respect. Cette attitude de personne hors de la société mais en faisant part tout de même est aussi un des traits particuliers du conteur que Charlotte représente aux yeux d'Andreï. En effet, c'est Charlotte qui donne vie aux contes, et leur donne tout leur charme : ses intonations, le timbre de sa voix, ses silences, ses pauses, ses accélérations, ses lenteurs, son mode de narration, ses gestes qui ponctuent le récit, tout cela renforce le charme du conte et crée autour d'elle une aura magique. Cette aura est renforcée par la présence de la tête de bacchante arrachée du mur de l'immeuble par un voisin et que Charlotte a récupéré et emmené chez elle :

« Désormais, durant nos longues soirées d'été sur le balcon, ce visage de pierre avec son sourire flétri et ses yeux tendres nous regardait au milieu des pots de fleurs et semblait écouter les récits de Charlotte. » (Makine, 1995 :39)

Mais Charlotte n'est pas une simple conteuse, elle est aussi personnage de son histoire et légende personnelle. Elle personnifie la France confrontée aux problèmes russes et au mal : elle est l'héroïne de sa propre épopée. Car il s'agit bien d'une épopée d'une française qui est confrontée aux dragons et aux horreurs russes de l'époque, et qui pourtant trouve toujours le moyen de subsister, de lutter contre l'adversité et de survivre, tout en conservant son regard lucide, interrogateur, naïf quelquefois mais toujours pertinent.

Ainsi, dès le début du roman, la Russie apparaît comme un monde sombre et triste, totalement différent du monde féerique frais et français, et la comparaison peut être faite immédiatement grâce à Charlotte. En effet, face à la maison claire et propre de Charlotte, la description d'une isba russe montre une habitation sombre et pesante :

« De l'autre côté de la cour recouverte du feuillage des tilleuls et des peupliers se dressait une grande maison en bois de deux étages, toute noire du temps, aux petites fenêtres sombres et soupçonneuses. (...) Dans cette construction, vieille de deux siècles, habitaient les babouchkas les plus folkloriques, directement sorties des contes – avec leurs châles épais, leurs visages mortellement blêmes, leurs mains osseuses, presque bleues, gisant sur les genoux. Quand il nous arrivait de pénétrer dans cette demeure obscure, j'étais toujours pris à la gorge par l'odeur âpre, lourde, mais pas tout à fait désagréable qui stagnait dans les couloirs encombrés. C'était celle de la vie ancienne, ténébreuse et très primitive dans sa façon d'accueillir la mort, la naissance, l'amour, la douleur. Une sorte de climat pesant, mais plein d'une étrange vitalité, en tout cas le seul qui puisse convenir aux habitants de cette énorme isba. Le souffle russe... A l'intérieur, nous étions étonnés par le nombre et la dissymétrie des portes qui s'ouvraient sur des pièces plongées dans une ombre fumeuse. Je sentais, presque physiquement, la densité charnelle des vies qui s'entremêlaient ici. (...) Un jour, parvenant jusqu'au grenier de cette grande isba noire, sous son toit chauffé par le soleil, nous poussâmes le lourd abattant d'une faîtière. A l'horizon, un terrifiant incendie embrasait la steppe, la fumée allait bientôt éclipser le soleil...» (Makine, 1995 :40-41)

Cette description nous fait entrer directement dans un univers obscur, sombre du conte fantastique. Et pourtant, les images proviennent directement d'un folklore russe, ténébreux et primitif. Une impression de pesanteur s'empare immédiatement des personnages, mais aussi du lecteur qui a un sentiment d'oppression renforcé par l'incendie à l'horizon qui menace de faire disparaître le soleil, symbole de l'optimisme et du bonheur. Les propres habitants de l'isba semblent être des personnages d'outre-tombe au physique ressemblant à un squelette. Et pourtant, même eux sont effrayés par la présence d'un autre personnage habitant lui aussi l'isba : Gavrilytch.

« Gavrilytch vivait dans la cave que partageaient avec lui trois familles. L'étroite fenêtre de sa chambre se situait au ras du sol et, dès le printemps, elle était obstruée d'herbe folle. Les babouchkas, assises sur leur banc, à quelques

mètres de là, jetaient de temps en temps des coups d'œil inquiets – il n'était pas rare de voir entre ces tiges, dans la fenêtre ouverte, la large face du « scandaliste ». Sa tête semblait sortir de terre. » (Makine, 1995 :40)

Ce personnage semble être un démon qui sort de terre pour effrayer les autres et les faire fuir: c'est un des personnages types du conte fantastique. Pourtant, Charlotte réussit à le dompter et lui imposer le respect. Elle est la seule à qui Gavriyltch montre un certain respect :

« Gavriyltch était devenu un personnage, un type, une curiosité _ le porte-parole du destin imprévisible, fantasque, si chers aux cœurs russes. Et soudain, cette Française, au regard calme de ses yeux gris, élégante, malgré la simplicité de sa robe, mince et si différente des femmes de son âge, des babouchkas qu'il venait de chasser de leur perchoir.

Un jour, voulant dire à Charlotte quelque chose d'autre qu'un simple bonjour, il toussota dans son gros poing et bougonna :

_Comme ça, Charlota Norbertovna, vous êtes toute seule ici, dans nos steppes...

C'est grâce à cette réplique maladroite que je pouvais imaginer (ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors) ma grand-mère sans nous, en hiver, seule dans sa chambre. (Makine, 1995 :36-37)

Cet épisode montre bien la situation du personnage de Charlotte dans ce conte terrifiant que représente la société russe. De plus, dans ce monde inquiétant, il n'y a plus l'espoir et la protection offerts par la religion car la révolution l'a supprimée. Les personnages sont donc livrés à eux mêmes. Et c'est une vision de cataclysme que Charlotte affronte à son retour en Russie, une vision d'horreur qui dépasse l'inimaginable derrière une apparence de normalité:

« C'est là-bas qu'elle crut connaître l'enfer. De loin, il ressemblait aux paisibles villages russes – isba, puits, haies – plongés dans la brume du grand fleuve. De près il s'immobilisait dans les prises de vue que découpait dans ces journées ternes le photographe de la mission : un groupe de paysans et de

paysannes en touloupes, figés devant un amoncellement de carcasses humaines, de corps dépecés, de fragments de chair méconnaissables. (...)

Et il fallait entrer dans les isbas de ce paisible enfer pour découvrir que cette vieille, qui observait la rue à travers la vitre, était la momie d'une jeune fille morte il y a plusieurs semaines, assise devant cette fenêtre dans l'impossible espoir du salut.» (Makine, 1995 :80-81)

A travers la vision de Charlotte se met en place un monde effrayant et effroyable, un monde de contrastes et de paradoxes. La sauvagerie des hommes et des animaux, l'eau souillée par les animaux morts, le refus de la religion, la faim malgré la surabondance de fruits dans les vergers, la débandade et l'immobilisme, l'entassement des hommes et l'absence d'hommes, la solidarité face au rejet des malades, l'apparente sagesse des fous face à la folie des hommes sains, sont autant de paradoxes et d'incongruités aux yeux de Charlotte. Celle-ci lors de son périple paraît un personnage de conte égaré dans un monde fantastique, de terreur et de mort dans lequel elle survit non pas seulement grâce à son astuce mais aussi et surtout grâce à la fatigue de la mort elle-même :

« Et si elle fut épargnée durant ces deux mois de voyage, c'est que l'immense continent qu'elle traversait était repu de sang. La mort, pour quelques années au moins, perdait son attrait, devenant trop banale et ne valant plus l'effort. » (Makine, 1995 :87)

Le plus inimaginable est que l'homme continue « à vivre dans la déroutante simplicité des gestes quotidiens » (Makine, 1995 :81), mais pour vivre il lui faut déployer, comme le fait Charlotte, des trésors d'ingéniosité, profiter des moindres denrées offertes par la nature, fouiller les ordures, travailler jusqu'à en tomber mort d'épuisement... C'est un combat quotidien que les récits entendus transforment en une sorte de conte : le conte fantastique de la Russie. C'est cette vision russe qu'Andreï écoute dans l'univers familier de la cuisine :

« Les chameaux sous une tempête de neige, les froids qui gelaient la sève des arbres et faisaient éclater leurs troncs, les mains transies de Charlotte qui attrapaient de longues bûches jetées du lit d'un wagon...

C'est ainsi que dans notre cuisine enfumée, durant les veillées d'hiver, ce passé fabuleux renaissait. (...) Et là, (...), surgissait l'ombre de cette mystérieuse française égarée sous le ciel sibérien. » (Makine, 1995 :100)

Ce passé sibérien de Charlotte surgit devant les yeux d'Aliocha, comme le faisaient les contes merveilleux français. L'attrait démontré par les personnes face à ces contes parsemés d'horreurs paraît singulier à l'enfant qu'est encore Andreï, mais avec l'âge il finit par en comprendre la raison : Charlotte leur permet de poser un regard critique sur la Russie, qui ne leur est jamais présenté autrement. A travers elle, ils voient la réalité d'une autre manière, sous un objectif différent :

« C'est que Charlotte surgissait sous le ciel russe comme un extraterrestre. Elle n'avait que faire de l'histoire cruelle de cet immense empire, de ses famines, révolutions, guerres civiles... Nous autres, Russes, n'avions pas le choix. Mais elle ? A travers son regard, ils observaient un pays méconnaissable, car jugé par une étrangère, parfois naïve, souvent plus perspicace qu'eux-mêmes. Dans les yeux de Charlotte s'était reflété un monde inquiétant et plein d'une vérité spontanée – une Russie insolite qu'il leur fallait découvrir. » (Makine, 1995 :102)

En somme, cette vision de la Russie serait plutôt un conte pour adultes, un conte fantastique dans lequel le personnage principal affronte les forces surnaturelles en allant déposer son sac au beau milieu de leur territoire : le cimetière. Mais le conte n'est pas seulement constitué d'atrocités, il comporte aussi des fragments plus heureux : la cour très grave que Fiodor fait à Charlotte, leur mariage, l'acte, incompréhensible pour Andreï, du père de Charlotte qui évite une tuerie... mais ce ne sont que des fragments perdus au milieu des événements atroces, comme la scène de Boukhara, tellement intense qu'elle n'est dévoilée qu'à demi-mot, avec précaution. Le conte fantastique est abordé par le biais de Charlotte qui en est le personnage principal car ses attitudes montrent les problèmes

d'un pays que personne ne peut critiquer ouvertement. Cette vie romancée devient une véritable épopée d'une française dans le difficile monde russe :

« Et puis, cette jeune française avait l'avantage de concentrer dans son existence les moments cruciaux de l'histoire de notre pays. Elle avait vécu sous le Tsar et survécu aux purges staliniennes, elle avait traversé la guerre et assisté à la chute de tant d'idoles- sa vie, décalquée sur le siècle le plus sanguinaire de l'empire, acquérait à leurs yeux une dimension épique. » (Makine, 1995 :128)

En se battant contre l'adversité, Charlotte adopte le comportement d'une française exemplaire, elle devient le symbole de la France à l'étranger. Elle s'intègre dans la société russe et la respecte tout en se faisant respecter sans pour autant renier sa propre identité. Elle se donne un rôle éducatif envers sa famille, mais aussi envers les autres citoyens. Elle offre une vision critique des événements qui se déroulent en Russie et parvient à conserver toute son intégrité malgré tous les problèmes auxquels elle se voit confrontée. Charlotte parvient à conserver malgré tout une certaine candeur qui lui permet d'apprécier les moments les plus simples de la vie, et d'en savourer leur part de bonheur. Cette force lui permet aussi d'être toujours prête pour aider les autres et à leur donner le meilleur d'elle-même en toute occasion. Infirmière en France, elle l'est aussi en Russie, et use de son intelligence, de son dévouement, de son astuce pour remettre tous les soldats sur pieds. En somme, elle fait preuve d'un humanisme à toute épreuve, ce qui est l'image même de la France. Elle devient presque pour le lecteur une sorte de Marianne française à l'étranger, et comme cette dernière, elle paraît ne pas vieillir ou si peu tout en conservant son attrait et sa beauté :

« Charlotte avait perdu son fichu blanc, ses cheveux mouillés ruisselaient en tresses bistrées sur ses épaules. Ses cils scintillaient de gouttelettes de pluie. Sa robe toute détrempée collait à son corps. « Elle est jeune. Et très belle. Malgré tout », résonna en moi cette gêne involontaire qui ne nous obéit pas et qui nous gêne par sa francité sans nuance, mais qui révèle ce que la parole réfléchie censure. » (Makine, 1995 :287)

Derrière l'image d'une simple française égarée au fin fond de la Russie, l'auteur parvient à nous faire sentir son admiration et son amour pour celle qu'il pense être sa grand-mère, et pour la France. A travers Charlotte, Aliocha entrevoit une image épique de la France et des français : c'est une image de courage, de beauté, d'intelligence et de ruse tournée vers le bien-être de soi-même et des autres. C'est l'image exemplaire d'une personne et d'une société qui ne renonce jamais devant l'adversité et qui aspire toujours au meilleur. Une fois encore, les contes de Charlotte et sur Charlotte offrent une vision qui attire Aliocha, et le sensibilisent à travers la langue française.

C-LE POUVOIR DES MOTS FRANÇAIS : UN ART DE DIRE

La langue française vue tout d'abord comme un simple langage familial apparaît alors comme une langue mystérieuse car chargée d'images, de connotations et de sens qui font appel à l'imaginaire de l'enfant :

« Quant au français, nous le considérons plutôt comme notre dialecte familial. Après tout, chaque famille a ses petites manies verbales, ses tics langagiers et ses surnoms qui ne traversent jamais le seuil de la maison, son argot intime.

L'image de notre grand-mère était tissée de ces anodines étrangetés – originalité aux yeux de certains, extravagances pour les autres. Jusqu'au jour où nous découvrîmes qu'un petit caillou couvert de rouille pouvait faire perler des larmes sur ses cils et que le français, notre patois domestique, pouvait – par la magie de ses sons – arracher aux eaux noires et tumultueuses une ville fantastique qui revenait lentement à la vie » (Makine, 1995 :41-42)

La magie et la puissance des mots s'introduit donc dès la découverte de leurs effets sur Charlotte, mais avant cela, la langue française s'était déjà introduite dans la vie et l'imaginaire d'Andreï par l'intermédiaire de deux mots : « petite pomme».

« Le mystère de la « petite pomme» fut probablement la toute première légende qui enchantait notre enfance. Et aussi l'une des premières paroles de cette langue que ma grand-mère appelait en plaisantant – « ta langue grand-maternelle». (Makine, 1995 :17)

Ces mots sont vus comme des sésames de la beauté des femmes. Andreï ne comprenant pas encore que c'est la « féminité» qui rend les femmes belles, Charlotte a inventé la légende des mots qui embellit toutes les femmes sur les photographies. Cette légende introduit dès le début le thème français dans le domaine du merveilleux. La chanson murmurée par Charlotte plonge aussi Aliocha dans l'imaginaire merveilleux qui donne un autre sens à la vie :

« ... Et là nous dormirions jusqu'à la fin du monde.

Le sommeil des deux amoureux qui durerait si longtemps dépassait ma compréhension enfantine. Je savais déjà que les gens qui mouraient (comme cette vieille voisine dont on m'avait si bien expliqué la disparition, en hiver) s'endormaient pour toujours. Comme les amants de la chanson ? L'amour et la mort avaient alors formé en étrange alliage dans ma jeune tête.

Et la beauté mélancolique de la mélodie ne faisait qu'augmenter ce trouble. L'amour, la mort, la beauté... Et ce ciel du soir, ce vent, cette odeur de la steppe que, grâce à la chanson, je percevais comme si ma vie venait de commencer à cet instant-là » (Makine, 1995 :20)

D'autres mots catapultent les enfants dans un monde imaginaire : ce sont les noms écrits sur les « papillotes blanches» qui enveloppent les petits cailloux découverts dans les affaires de leur grand-mère. « Fécamp, La Rochelle, Bayonne...» paraissent « d'énigmatiques appellations», mais surtout renvoient à des histoires de la France-Atlantide et, par là même, paraissent des objets précieux.

« Sous mon regard, il sembla s'arracher à ce voisinage banal, telle une météorite venant d'une galaxie inconnue et qui avait failli se confondre avec le gravier d'une allée...»

Les mots français sont comme des « formules cabalistiques » qui permettent d'entrer dans un univers merveilleux plein de sons, de couleurs, d'odeurs et de saveurs. Les sonorités même de la langue, la cadence des strophes, la résonance des rimes des poèmes sont un enchantement pour les oreilles des enfants, même si leur français est encore lacunaire. Le français est la clef qui permet d'entrer dans le monde merveilleux de la France-Atlantide, et le lien entre les deux mondes :

« Notre langue ! » Par-dessus les pages que lisait notre grand-mère, nous nous regardâmes, ma sœur et moi, frappés d'une même illumination : « ... qui n'est pas pour vous une langue étrangère ». C'était donc cela, la clef de notre Atlantide ! La langue, cette mystérieuse matière, invisible et omniprésente, qui atteignait par son essence sonore chaque recoin de l'univers que nous étions en train d'explorer. Cette langue qui modelait les hommes, sculptait les objets, ruisselait en vers, rugissait dans les rues envahies par les foules, faisait sourire une jeune tsarine venue du bout du monde... Mais surtout, elle palpitait en nous, telle une greffe fabuleuse dans nos cœurs, couverte déjà de feuilles et de fleurs, portant en elle le fruit de toute une civilisation. Oui, cette greffe, le français. » (Makine, 1995 :56)

La langue française est le symptôme de la culture française, qui vit en eux et les pousse à voir autrement. La littérature française est aussi la manière de comprendre le monde, de comprendre des émotions, c'est une langue dans laquelle on peut traduire des sentiments impossibles à transcrire en russe, du moins c'est l'impression qu'Aliocha se forme en lui-même. Car le français permet de parler de sentiments de sensualité et même de sexualité sans cette connotation obscène qui s'imprègne dans la langue russe lorsqu'elle s'aventure dans ces sujets hors normes pour la société russe. La langue française permet donc d'explorer des domaines impensables en russe, et même de donner une apparence de

réel à la fiction. Le français apporte une double vision aux initiés, qui n'est pas toujours perceptible à tous, mais qui est importante dans les relations avec le monde et les autres. Cette double vision est apportée par le « sens secret des mots » dévoilée par les différences ente les deux langues que sont le russe et le français :

Donc, je voyais autrement ! Était-ce une tare ? Je n'en savais rien. Je crus pouvoir expliquer cette double vision par mes deux langues : en effet, quand je prononçais en russe « ЦАРЬ », un tyran cruel se dressait devant moi ; tandis que le mot « tsar » en français s'emplissait de lumières, de bruits, de vent, d'éclats de lustres, de reflets d'épaules féminines nues, de parfums mélangés – de cet air inimitable de notre Atlantide ». (Makine, 1995 :66)

Les mots sont une manière d'entrer dans la fiction grâce aux sens qu'ils représentent et transmettent. « Une matinée d'automne claire » et « Et pourtant, il y a eu dans la vie... » sont deux débuts de phrases qui permettent d'entrer dans le monde imaginaire, et dans le merveilleux du conte auxquels la fantaisie n'est pas étrangère. Charlotte les utilise lorsqu'elle commence à dévoiler ses contes. Car, même si aux yeux de ses petits-enfants elle paraît une messagère des dieux et de l'Atlantide, elle n'est en fait qu'un conteur parmi d'autres et à l'image des autres, et utilise des schémas narratifs intemporels et des astuces littéraires usées tout au long du temps, comme Andreï le réalise lors de ses quatorze ans :

« Mais surtout, ce fut cette révélation qui m'aveugla subitement : une vieille dame, sur un balcon suspendu au-dessus de la steppe sans fin, répète encore une fois une histoire connue par cœur, elle la répète avec la précision mécanique d'un disque, fidèle à ce récit plus ou moins légendaire parlant d'un pays qui n'existe que dans sa mémoire... » (Makine, 1995 :170)

Les récits sont ainsi une mine d'informations, même si celles-ci sont tour à tour appauvries, amplifiées ou déformées para la conteuse puisqu'elles sont soumises à sa mémoire et à sa manière de raconter les événements. Même si les derniers sont donnés comme vrais (et les articles de journaux attestent de leur vérité), le récit est incomplet et

subjectif. En effet, pour son récit, la conteuse choisit un instant privilégié où le cours ordinaire des choses est bouleversé. Bernadette Bricout cite Per Jahez Helias qui définit le conteur comme «quelqu'un qui est frappé d'inspiration là où les autres ne voient qu'incidents ». Et Charlotte est inspirée par les incidents : la mort de Félix Faure est embellie par sa relation avec sa maîtresse, et surtout par le fait qu'il est mort dans les bras de sa maîtresse. Les choses les plus simples sont agrémentées d'un « je-ne-sais-quoi » français qui leur donne un charme inimitable, et l'inondation de Paris se résume à une promenade en barque :

« Et sur notre balcon, une Française nous parlait de la barque qui traversait une grande ville inondée et accostait de mur d'un immeuble...

Nous nous secouâmes en essayant de comprendre où nous étions.

Ici ? Là -bas ? Dans nos oreilles s'éteignait le chuchotement des vagues.

Non, ce n'était pas la première fois que nous remarquions ce dédoublement dans notre vie. » (Makine, 1995 :32-33)

Charlotte réussit à recréer la vision d'un monde qui paraît se superposer ou se mélanger au monde réel. Ces visions offertes par le conte sont un matériau psychopédagogique important, un « abécédaire, où l'enfant apprend à lire dans le langage des images » comme le souligne Bruno Bettelheim dans son œuvre *Psychanalyse des contes de fées* (1976). Mais surtout ces contes permettent à la grand-mère d'établir une relation chaleureuse et un dialogue avec les enfants pour les aider dans leur adaptation au rude monde russe, et dans leurs relations avec les autres, et le vocabulaire français est une sorte de bouée à laquelle ils se raccrochent pour atténuer la violence du monde russe, pour relativiser les événements auxquels ils sont confrontés, même s'ils ne comprennent pas totalement la signification réelle des mots français.

« Bartavelles et ortolans... je souris en lançant à ma sœur un discret clin d'œil. Non, nous ne nous sentions pas supérieurs aux gens qui se pressaient dans la file. Nous étions comme eux, peut-être vivions-nous même plus modestement que beaucoup d'entre eux. Nous appartenions tous à la même classe : celle des gens qui pataugeaient dans une neige piétinée au milieu d'une grande ville (...)

Et pourtant, en entendant les mots magiques, appris au banquet de Cherbourg, je me sentis différent d'eux. (...) Tout simplement, l'instant qui était en moi – avec ses lumières brumeuses et ses odeurs marines – avait rendu relatif tout ce qui nous entourait (...). Au lieu de la colère envers ces gens qui m'avaient repoussé, je ressentais maintenant une étonnante compassion à leur égard.» (Makine, 1995 :68)

Avec les mythes racontés par Charlotte, Andreï apprend à voir autrement la réalité : l'imagination créative change la valeur des événements de la réalité originelle. Les mythes transmis, en rapportant des discours, vivifiant la mémoire, stimulant les émotions et l'imagination, permettent aussi de donner un autre sens aux événements de la vie quotidienne et de parvenir à une certaine relativisation. Les contes de Charlotte ont donc des conséquences visibles sur le comportement d'Andreï : leur fonction initiatique est ainsi prouvée. Et leur apport culturel est évident puisqu'ils présentent une vision autre. C'est donc tout un héritage culturel qui est partagé avec les enfants à travers les contes, c'est-à-dire à travers la parole, les mots et la langue française. Il est possible de dire ainsi que *Le Testament Français* est un roman d'apprentissage, qui permet de raconter comment peut se faire une appropriation de la culture française hors de France.

Pourtant, ceci n'est pas la seule fonction de cette langue, elle possède un autre pouvoir qu'Aliocha ne reconnaîtra que plus tard : le français permet la socialisation, et ce, à plusieurs niveaux. En effet, la France jouit d'un prestige culturel et historique qui peut être bénéfique pour ses ressortissants même au fin fond de la Sibérie :

« Un soir, la fatigue était telle que, rencontrant le propriétaire de la ferme, Charlotte se mit à lui parler en français. La barbe du paysan s'anima dans un mouvement profond, ses yeux s'étirèrent_ il souriait. » (Makine, 1995 :97)

La nationalité française de Charlotte, dévoilée par la langue, adoucit le fermier qui lui permet de se reposer, et finalement la paie pour son travail, malgré tout. Bien sur, il n'en va pas toujours de même, car pour les autorités russes la nationalité française est aussi

synonyme d'espionnage comme le montrent l'épisode de la rencontre avec l'officiel russe lors de son arrivée à Boïarsk, puis la mutation de Fiodor :

« Fiodor fut sauvé par ce qui, logiquement, aurait dû le perdre : la nationalité de sa femme... [...] Charlotte portait en elle deux graves défauts le plus souvent imputés aux « ennemis du peuple » : les origines « bourgeoises » et le lien avec l'étranger. Marié à un « élément bourgeois », de surcroît à une Française, il se voyait naturellement accusé d'être un « espion à la solde des impérialistes français et britanniques ». La formule, depuis le temps, était devenue courante.

Cependant, c'est justement dans cette évidence parfaite que la machine bien rodée des répressions s'enraya.

[...]Fiodor ne cachait rien. Le passeport de Charlotte indiquait, noir sur blanc, sa nationalité : française. Sa ville de naissance, Neuilly-sur-Seine, dans sa transcription russe, ne faisait que souligner son étrangeté. Ses voyages en France, ses cousins « bourgeois » qui vivaient toujours là-bas, ses enfants qui parlaient le français autant que le russe _ tout cela était trop clair. Les faux aveux qu'on arrachait d'habitude sous la torture, après des semaines d'interrogatoires, avaient été livrés, cette fois, de bonne grâce dès le début. La machine piétina sur place : Fiodor fut incarcéré, puis devenant de plus en plus gênant, muté à l'autre bout de l'empire, dans une ville annexée à la Pologne. » (Makine, 1995 :131-132)

La nationalité française déclarée de Charlotte, malgré tout devient un sauf-conduit pour Fiodor qui l'empêche d'être torturé, accusé d'espionnage au profit de la France et tué par les rouages russes. L'ironie de ce fait est claire, même si le jeune Aliocha n'en comprend pas toute la portée, car cette langue représente aussi un fardeau à certains moments de son existence. En effet, nous apprenons que sa mère n'a pas pu suivre d'études à cause de son ascendance française ou parce qu'elle a voulu cacher son ascendance française:

« Ma mère, renvoyée de l'université après son crime, n'avait jamais eu le courage de renouveler la tentative. Elle était devenue traductrice dans l'une des

grandes usines de notre ville. Comme si ce français technique et impersonnel la disculpait de sa francité criminelle. » (Makine, 1995 :204)

Nous pouvons rapprocher cette vision du français impersonnel, qui permet malgré tout de vivre et d'être accepté par les autres, avec l'expérience personnelle d'Aliocha avec ses camarades de classe. Pendant de longues années, ce dernier a vécu en marginal au sein de sa classe à cause de son penchant pour tout ce qui était français qui l'empêchait de cohabiter sereinement avec les autres et le forçait à vivre quasiment en ermite au milieu des livres. Jusqu'au jour où il découvre qu'il peut faire partie du groupe grâce aux récits qu'il compose à partir de ses connaissances françaises : cette traduction des textes et récits français, assaisonnés selon le goût de ses interlocuteurs, lui apporte la gloire et la considération de ses camarades.

« Je devenais des leurs dans chacune de ces classes. Ma présence intermédiaire était appréciée par tout le monde. A un certain moment, je me crus même irremplaçable. Grâce à ...la France !

Car, guéri d'elle je la racontais. J'étais heureux de pouvoir confier à ceux qui m'avaient accepté parmi eux tout ce stock d'anecdotes accumulées depuis des années. Mes récits plaisaient. Batailles dans les catacombes, cuisses de grenouilles payées à prix d'or, rues entières livrées à l'amour vénal à Paris _ ces sujets me valurent la réputation d'un conteur patente.

Je parlais et je sentais que ma guérison était complète. Les accès de folie qui m'avait autrefois plongé dans la vertigineuse sensation du passe ne se répétaient plus. La France devenait une simple matière à raconter. Amusante, exotique aux yeux de mes collègues, excitante quand je décrivais « l'amour à la française », mais en somme peu différente des histoires drôles, souvent graveleuses, que nous nous racontions pendant les récréations en tirant sur nos cigarettes hâtives. » (Makine, 1995 :224)

Aliocha se transforme en simple traducteur de la France, et grâce à cela, il est accepté dans la société, de la même façon que l'avait été sa mère. A ses yeux, ce n'est pas sa greffe française qui lui permet de se faire une place auprès des autres, au contraire

puisqu'il a décidé d'oublier cette partie de lui, ni les contes français de son enfance, mais une image romancée qu'il extrait de son catalogue d'images françaises, dépourvues de véritable signification. Cet éloignement volontaire du français lui permettra de mettre une distance entre les deux mondes, et de commencer à réfléchir sur les différences entre les deux cultures, et surtout entre ses visions sur ces deux cultures. Et ce qui aide surtout Andreï à faire la différence avec les deux mondes, c'est une faute de français qu'il commet et lui fait réaliser qu'en fin de compte, le français n'est pas sa langue originelle :

«C'est le hasard d'un lapsus qui me révéla cette réalité déroutante : le français que je parlais n'était plus le même... (...)

Après une seconde d'hésitation, je me corrigeai moi-même. Mais bien plus fort que ce flottement momentané, fut cette révélation foudroyante : j'étais en train de parler une langue étrangère !

Les mois de ma révolte ne restèrent pas sans conséquence. Non que j'eusse dorénavant moins de facilité pour m'exprimer en français. Mais la rupture était là. (...)

Mais depuis le jour du lapsus la question de la «technique» se fit incontournable. A présent le français devenait un outil dont, en parlant, je mesurais la portée. Oui, un instrument indépendant de moi et que je maniais en me rendant de temps en temps compte de l'étrangeté de cet acte.

Ma découverte, pour déconcertante qu'elle fût, m'apporta une intuition pénétrante du style. Cette langue-outil maniée, affûtée, perfectionnée, me disais-je, n'était rien d'autre que l'écriture littéraire. (...) La littérature se révélait être un étonnement permanent devant cette coulée verbale dans laquelle fondait le monde. Le français, ma langue «grand-maternelle», était, je le voyais maintenant, cette langue d'étonnement par excellence.» (Makine, 1995 :271-272)

Andreï n'est plus partagé entre ses deux cultures, car il a découvert que sa part française n'est qu'un héritage qu'il porte en lui mais qui n'est pas complètement lui. Il range la langue française et sa culture du côté de la littérature et de la création littéraire. Plus qu'une part de soi, c'est une manière de voir au-delà des mots, des images et des événements.

«Je compris à ce moment-là que l'Atlantide de Charlotte m'avait laissé entrevoir, dès mon enfance, cette mystérieuse consonance des instants éternels.» (Makine, 1995 :308)

La langue française est devenue, dans son esprit, la langue littéraire par excellence. Le français est un matériau qu'il peut utiliser ou dissimuler à volonté. C'est un matériau choisi, travaillé de façon volontaire pour se positionner dans le monde, mais aussi pour interpréter sa vision du monde. Cette prise de conscience est peut-être un début d'explication au fait que le narrateur-auteur écrit en français.

Dans *Le Testament français*, le narrateur démontre comment un enfant éloigné de la France peut se créer et se constituer un imaginaire et une culture française. Ce n'est pas une connaissance parfaite, approfondie et totalement réaliste de la France, mais c'est la connaissance d'une certaine aura française, celle du rayonnement culturel français dans le monde. Il apprend ainsi ce qu'est le modèle d'excellence français. Et le narrateur adulte ne sera confronté à la réalité que lors de son arrivée en France.

II-LE CHOC DE LA FRANCE REELLE

A-UN UNIVERS A LA RUSSE : LE CONFORMISME ET LA HONTE

Cette France qu'on oublie d'aimer est une œuvre écrite par un auteur étranger qui vit depuis quelques années en France. En effet Andreï Makine est arrivé en France depuis une vingtaine d'années lorsqu'il se décide à écrire cette œuvre. Il a eu le temps de voir les différences entre les images françaises véhiculées à l'étranger et la réalité quotidienne vécue en France. Et ce choc culturel est flagrant et fort : en effet, il s'agit du choc entre deux visions de la France, celle magnifiée de la France-Atlantide, et celle réaliste de la France réelle contemporaine.

« L'inévitable syndrome qui frappe tout étranger épris de la France : pays rêvé, pays présent. Ne vaudrait-il pas mieux fermer les yeux sur l'envahissante laideur d'aujourd'hui ? » (Makine, 2006 :19)

D'un certain point de vue, il paraît au lecteur du *Testament français*, à travers les descriptions faites de la France et de sa société actuelle dans *Cette France qu'on oublie d'aimer*, entrevoir les images de la société russe décrite par Aliocha. Les fêtes religieuses ou nationales sont entachées par des actes de violence, tout comme l'étaient les fêtes de Noël pour sa famille en Russie. La France paraît confrontée au silence, à une censure, à des non-dits. Les français paraissent ne pas pouvoir parler librement sur tous les sujets. Ils semblent effrayés de parler. Ils ne s'insurgent plus contre les privations de liberté. Ils sont devenus passifs, à l'image du couple formé par Nadine et son mari. Dans le monde fantastique russe, le mal arrive en effet même les jours de fête avec l'arrestation de Fiodor devant ses enfants le soir de Noël, et les villes se transforment en « enfilades de carcasses noircies » d'un moment à l'autre. Le mal se présente au milieu de la vie normale, monotone, sans que rien ne l'annonce, commet son action et disparaît aussi soudainement qu'il est apparu. Il s'agit d'un monde dans lequel la vie humaine ne possède pas de valeur, ou plutôt n'a que la valeur admise par les tyrans, comme Aliocha l'apprend lors d'une soirée :

« Autrefois, dans les conversations de nos invités, j'avais appris ce que dissimulait ce nom terrible. Ils le prononçaient avec mépris, mais non sous une note de frayeur respectueuse. Trop jeune, je ne parvenais pas à comprendre l'inquiétante zone d'ombre dans la vie de ce tyran. Je devinais juste qu'il

s'agissait de quelque faiblesse humaine. Ils l'évoquaient à mi-voix et, d'habitude, c'est à ce moment là qu'en remarquant ma présence ils me chassaient de la cuisine...

(...) Ils parlaient, et à travers le brouillard bleu de tabac, à travers l'ivresse, j'imaginai une grosse voiture noire aux fenêtres fumées. Malgré sa taille imposante, elle avait l'allure d'un taxi en maraude. Elle s'avavançait avec une lenteur sournoise, s'arrêtant presque, puis repartait rapidement, comme pour rattraper quelqu'un... Curieux, j'observais ses allées et venues de par les rues de Moscou. Soudain, j'en devinai le but : la voiture noire poursuivait les femmes. Belles, jeunes. Elle les examinait de ses vitres opaques, progressait au rythme de leur pas. Puis elle les relâchait. Ou, parfois, en se décidant enfin s'engouffrait à leur suite dans une rue transversale...

(...) Sur la banquette arrière de la voiture était affalé un personnage rond, chauve, un pince-nez noyé dans un visage gras. Béria. Il choisissait le corps féminin qui lui faisait envie. Après quoi, ses hommes de main arrêtaient la passante. C'était l'époque où l'on n'avait pas besoin de prétextes. Emmenée dans sa résidence, la femme était violée – brisée à l'aide de l'alcool, des menaces, des tortures...

Dmitritch ne disait pas – il ne le savait pas lui-même, ce que ces femmes devenaient après. Personne, en tout cas, ne les revoyait jamais. »
(Makine, 1995 :208-209)

Ce fragment du conte russe, basé sur le réel, montre la démarche essentielle du fantastique : dans le monde stable, tranquille et banal, apparaît une rupture de la cohérence et de la continuité. L'inimaginable se produit dans un climat d'épouvante, agresse la tranquillité du monde en provoquant un événement sinistre qui provoque la disparition et la mort, et puis disparaît tandis que la banalité du monde reprend ses droits. Le climat du conte fantastique est d'autant plus fort et plus marquant qu'il envahi le monde réel, et dans le cas de Béria, c'est un personnage qui a réellement existé et qui est donc ancré dans le conte mais aussi et surtout dans la réalité quotidienne. Cela explique l'effet produit sur Andreï qui ne réussira pas à s'endormir pendant plusieurs nuits, car le fantastique ancré

dans le monde réel crée une tension insoutenable. La vie, étant elle-même invraisemblable, lorsque mélangée au fantastique, parvient au paroxysme de l'épouvantable :

« Non, ce qui m'avait vraiment bouleversé, c'était l'invraisemblance de la vie. Une semaine avant, j'apprenais le mystère de Béria, son harem de femmes violées, tuées. A présent, le viol de cette jeune française dans laquelle je ne pourrais jamais, me semblait-il, reconnaître Charlotte.

C'était trop à la fois. Cet excès me confondait. La coïncidence gratuite, absurdement évidente embrouillait mes pensées. Je me disais que dans un roman, après cette histoire atroce des femmes enlevées en plein Moscou, on aurait laissé le lecteur reprendre ses esprits pendant de longues pages. Il aurait pu se préparer à l'apparition d'un héros qui terrasserait le tyran. Mais la vie ne se souciait pas de la cohérence du sujet. Elle déversait son contenu en désordre, pêle-mêle. Par sa maladresse, elle gâchait la pureté de notre compassion et compromettait notre juste colère. La vie était en fait un interminable brouillon où les événements, mal disposés, empiétaient les uns sur les autres, où les personnages, trop nombreux, s'empêchaient de parler, de souffrir, d'être aimés ou haïs individuellement.

(...) La réalité avec toute son invraisemblance dépassait de loin la fiction. » (Makine, 1995 :214-215)

Le narrateur-enfant du *Testament français* a une réaction viscérale face à cette réalité russe à laquelle il ne peut échapper car elle fait partie du quotidien russe. Ce même sentiment d'horreur se retrouve chez le narrateur de *Cette France qu'on oublie d'aimer* lorsqu'il aborde le thème de certains événements qui ont eu lieu en France. Comme en Russie, le mal est arrivé sans se faire annoncer, à perpétrer son acte puis a disparu sans grande réaction de la société qui continue à vivre dans la torpeur du quotidien :

« L'anecdote que je raconte n'a justement rien d'anecdotique : quelques mois auparavant, en plein jour, dans un parc de Nice, deux « jeunes » tuent une mère sous les yeux de son fils de cinq ans. J'essaie de dire qu'un pays où de telles choses sont possibles devrait avoir quelques doutes sur son statut de nation civilisée

et que ce doute serait alors le début de son retour à la raison. Car de quelle raison peut-on parler en sachant que ce meurtre n'a pas empêché les Niçois de poursuivre leur bronzette, de regarder le foot de s'enquérir du cours de la Bourse... » (Makine, 2006 :95-96)

Ce passage renvoie aux scènes du *Testament français*, dans lesquelles le lecteur voyait se dérouler des scènes d'horreur dans l'indifférence totale de la population. Mais il s'agissait d'un pays qui n'était pas la France, réputé pays des droits de l'homme, et qui aurait dû réagir d'une manière différente. Cette « anecdote » à laquelle fait référence l'auteur est l'irruption en France d'une part de ce fantastique russe auquel il était confronté pendant son enfance, auquel la population ne réagissait plus, par peur ou par coutume. Cette « anecdote » en France n'est pourtant pas isolée comme le rappelle l'auteur :

« Je me souviendrai d'eux en apprenant la mort de cette jeune fille maghrébine brûlée vive par un... oui, un « jeune », selon la terminologie d'aujourd'hui. Elle sera vite oubliée tout comme cette mère et son enfant à Nice, comme tant d'autres. Des « petites anecdotes » d'Ivan Karamazov, gênantes pour la pureté idéologique de la France nouvelle. » (Makine, 2006 :96)

Le rapprochement entre des événements violents en France et les contes russes devrait pourtant paraître invraisemblable, mais face à la récurrence, il est un symptôme d'un mal-être. La passivité des deux populations face aux événements est le premier point commun entre les deux pays. Le deuxième point commun se situe dans leur manière de traiter les rescapés mutilés de la grande guerre. Malgré le prestige atteint par la Russie devant cet événement, et la glorification politique faite aux soldats, *le Testament français* montre une réalité autre impressionnante. Dans cette société russe présentée comme inhumaine ou plutôt antihumaniste dans lequel la vie humaine n'a plus aucune valeur, la difformité et la différence ne sont pas bien acceptées. Cela est visible dans le peu d'importance qui est accordée à la vie humaine, au rejet des malades et de la souffrance qui deviennent des thèmes de dérision et de plaisanterie par la propre population. Les anciens soldats mutilés pendant la guerre sont affublés d'un nom de théière, leur déniait ce qui pouvait leur rester de respect et d'humanité :

« Des « samovars » ! C'est ainsi que dans leurs conversations nocturnes, mon père et ses amis appelaient parfois ces soldats sans bras ni jambes, ces troncs vivants dont les yeux concentraient tout le désespoir du monde. Oui, c'étaient des samovars : avec des bouts de cuisses semblables aux pieds de ce récipient en cuivre et des moignons d'épaules, pareils à des anses.

Nos invités en parlaient avec un drôle de crânerie, moquerie et amertume mélangées. Ce « samovar » ironique et cruel signifiait que la guerre était loin, oubliée par les uns, sans intérêt pour les autres, pour nous, les jeunes nés une dizaine d'années après leur victoire. Et pour ne pas paraître pathétiques, pensais-je, ils évoquaient le passé avec cette désinvolture un peu canaille, sans croire ni au bon Dieu ni au diable, selon un dicton russe.

C'est bien plus tard que ce ton désabusé me révélerait son vrai secret : un « samovar » était une âme happée par un morceau de chair désarticulé, un cerveau détaché du corps, un regard sans force englué dans la pâte spongieuse de la vie. Cette âme meurtrie, les hommes l'appelaient « samovar ». » (Makine, 1995 :144)

Ces hommes, pourtant nombreux, vont disparaître complètement de la surface de la Russie. Les autorités les rassembleront d'abord sur une île loin du reste de la société, et on leur perdra bientôt leur trace. Ils disparaissent car ils ne peuvent pas s'encadrer dans le monde utopique que la Russie essaie d'atteindre : le collectivisme puissant et la « routine débonnaire ». N'y a-t-il aucun événement semblable en France ? Les monuments aux morts des deux grandes guerres, avec leur liste de noms de soldats tombés au front, semblent affirmer le contraire. Les commémorations rituelles officielles rappellent l'effort de guerre. Et pourtant les « gueules cassées » ont aussi existé et ont, elles aussi, été oubliées. La génération de soldats de la France occupée et du régime de Vichy est mise à mal par la France actuelle. Fiers d'avoir combattu pour la France, sous le commandement d'un homme jugé providentiel à l'époque, pour sauvegarder les valeurs françaises, ils sont maintenant oubliés, reniés par la France contemporaine. C'est ce que montre l'épisode de Nadine qui « n'avait plus rien à dire » à son père, qui était un héros de la seconde guerre mondiale, mais qu'elle considère maintenant comme un fasciste. Elle a relégué ses affaires

au fond de son garage, cachées et oubliées. A l'image de la France qui se refuse à parler de ses actions et de sa collaboration avec l'Allemagne durant la guerre. Le thème fait parti des sujets interdits énumérés par Andreï Makine, interdits pour maintenir la paix sociale en France. A l'instar de la Russie, les français doivent apprendre à se distancier du discours des autorités, qui transmet une image différente de ce qu'est la réalité en vérité. En effet, à l'inverse du monde utopique de la France-Atlantide où le mal n'existe pas ou est amoindri, et où les personnages principaux gagnent toujours contre les méchants, le monde russe des contes est envahi par le mal et les personnages ne peuvent que tenter survivre. Cette idéologie communiste accentue la vision du bien dans sa société, et renvoie le mal aux autres nations. Les organisations d'entraide des autres pays sont dénoncées comme criminelles par les autorités russes sous couvert de leur intrusion dans le système politique, car ce sont elles qui mettent le doigt sur les problèmes et les maux russes que les autorités veulent taire, pour ne laisser place qu'à leur discours montrant une société idéale.

Et le narrateur de *Cette France qu'un oublie d'aimer* retrouvera cette impression en France :

« La formulation est volontairement polémique. C'est ce ton-là qui, à mon arrivée en France, m'a aidé à saisir la réalité des choses derrière les panneaux publicitaires de la propagande : la France des « potes », des « black-blanc-beur », du multiculturalisme et d'autres impostures idéologiques. D'ailleurs le décalage entre le discours officiel et les commentaires que les Français osaient en privé me rappelait la situation dans ma patrie soviétique. Le même double langage, la même schizophrénie collective. Sauf que cela se passait dans le pays de Voltaire ! » (Makine, 2006 :72)

La France actuelle semble donc aux yeux d'Andreï Makine souffrir du même décalage entre discours officiel et discours populaire. L'image de la France-Atlantide et de Voltaire sont loin. Les prises de position des français défenseurs de l'ordre, critiques et francs sont oubliées. À travers *Cette France qu'on oublie d'aimer*, seul le discours officiel se fait entendre, un discours adouci qui évite de parler des problèmes de fond de la société.

La France continue à paraître un paradis social malgré les problèmes sociaux auxquels elle se confronte. Et ce paradis social ne ressemblerait-il pas à une certaine propagande russe ? Cette image puissante créée par la société russe à laquelle Andreï se laissera prendre pendant quelque temps car c'est grâce au collectivisme qu'il rencontre la jeune fille dont il tombe amoureux, et qu'il se sent comme faisant partie d'une grande famille. Cette image unificatrice, solide et bien heureuse de la société est très attirante, reposante aussi car cette image évite de devoir penser par soi-même :

« Vivre dans la bienheureuse simplicité de ces geste ordonnés : tirer, marcher en rang, manger dans des gamelles en aluminium la Kacha de mil. Se laisser porter dans un mouvement collectif dirigé par les autres. Par ceux qui connaissent l'objectif suprême. Ceux qui, généreusement, ôtaient tout le poids de notre responsabilité, nous rendant légers, transparents, nets. Cet objectif était, lui aussi, simple et univoque : défendre la patrie. Je me hâtai de me fondre dans ce but monumental, de me dissoudre dans la masse merveilleusement irresponsable de mes camarades. Je jetais des grenades d'exercices, je tirais, je plantais une tente. Heureux. Béat. Sain. » (Makine, 1995 :221)

Ce rassemblement autour de l'idée de patrie attire les hommes et par l'impression de faire parti d'un tout, est nécessaire à la patrie. Ce collectivisme possède une image de puissance qui est très attirante car heureuse et égalitaire : elle rassemble les hommes autour d'un projet commun de bonheur et d'égalité, qui paraît être la solution à tout. C'est une vie toute tracée et heureuse qui est présentée :

« Me fondre dans la routine débonnaire et collectiviste m'apparut soudain comme une solution lumineuse. Vivre de la vie de tout le monde ! Conduire un char, puis, démobilisé, faire couler l'acier au milieu des machines d'une grande usine au bord de la Volga, allé, chaque samedi, au stade pour voir un match de football. Mais surtout savoir que cette suite de jours, tranquille et prévisible, était couronnée d'un grand projet messianique – ce communisme qui, un jour, nous rendrait tous constamment heureux, cristallins dans nos pensées, strictement égaux... » (Makine, 1995 :222)

Les cadres de la société russe sont ainsi apparemment modelés par l'idéologie marxiste russe devenue une institution et qui présente une sorte de fausse conscience bienheureuse : ce n'est pas sans rappeler l'univers contre-utopique d'Orwell dans son œuvre *1984* (1972). Cette contre-utopie présente un monde soumis à une autorité totalitaire qui dénie toute liberté à ses concitoyens dans le but de parvenir à une égalité officielle entre tous, ce qui a souvent été une des manières de caractériser le courant antihistoriciste et antihumaniste du marxisme.

Et c'est peut-être pour cette raison que malgré toutes ces horreurs, le sentiment patriotique, l'amour pour la Russie existe bel et bien, et est proclamé publiquement par tous, contrairement à ce qui paraît arriver dans la France actuelle. Ce n'est pas un amour calme de conte de fées, mais au contraire un amour torturé qui ressemble à un « poison enivrant », qui est difficile à comprendre, et qui pourtant existe bel et bien :

« Ce qui me fit le plus souffrir au cours de leurs aveux nocturnes, c'était l'indestructible amour envers la Russie que ces confidences engendraient en moi. Ma raison luttant contre la morsure de la vodka se révoltait : « Ce pays est monstrueux ! Le mal, la torture, la souffrance, l'automutilation sont les passe-temps favoris de ses habitants. Et pourtant je l'aime ? Je l'aime pour son absurde. Pour ses monstruosité. J'y vois un sens supérieur qu'aucun raisonnement logique ne peut percer... »

Cet amour était un déchirement permanent. Plus la Russie que je découvrais se révélait noire, plus cet attachement devenait violent. Comme si pour l'aimer, il fallait s'arracher les yeux, se boucher les oreilles, s'interdire de penser. » (Makine, 1995 :207-208)

L'amour pour la Russie continue d'exister, malgré le fait qu'il soit destructeur pour ses habitants, malgré le fait qu'il soit illogique d'aimer ce qui nous fait souffrir, malgré le fait qu'il soit presque nécessaire de détruire une grande part de sa sensibilité. Pour Aliocha, il faut être sourd, aveugle et soumis pour aimer la Russie, mais cet amour existe bel et bien car il permet aussi de rassembler tout un peuple sous une même idéologie, bien que la réalité soit différente de l'image imposée. En effet, cette Russie noire n'a rien de commun

avec la Russie de l'imaginaire féerique populaire qui est un « pays blond des épis, blanc du blanc des neiges », un « pays à l'âme féconde », image féerique qui avait été inculquée par la société à Andreï. Mais l'espérance apportée par l'une permet de supporter l'autre. Même si la Russie apparaît comme un pays noir, fantastique et enclin aux horreurs les plus diverses, c'est-à-dire un pays à l'opposé de l'utopie proclamée par le gouvernement. Ces contes sur la vraie Russie sont, à travers les yeux de Charlotte et Andreï, une dénonciation lucide qui tend à accentuer les traits sombres, comme une caricature, et c'est ce que tente d'exprimer Andreï Makine à travers *Cette France qu'on oublie d'aimer* pour alerter les français sur ce qui ne va plus dans leur société. En Russie, dans un monde où le rêve utopique n'a plus lieu d'être puisque il a été officiellement atteint, les hommes doivent parvenir à concilier l'inconciliable grâce à la technique de la dissociation appelée la « double pensée », présenté par Orwell dans son roman *1984*(1948), qui est une manière de contrôler la pensée au travers du langage pour brider l'esprit critique de l'homme et l'empêcher de voir les contradictions du régime : les hommes doivent vivre dans un monde dit parfait en acceptant la présence du mal. Aliocha se laisse emporter dans cette technique et ce qui lui permet de se sentir russe et ressentir toutes les contradictions que cela implique :

« Oui, j'étais Russe. Je comprenais maintenant, de façon confuse ce que cela voulait dire. Porter dans son âme tous ces êtres défigurés par la douleur, ces villages carbonisés, ces lacs glacés remplis de cadavres nus. Connaître la résignation d'un troupeau humain violé par un satrape. Et l'horreur de se sentir participer à ce crime. Et le désir enragé de rejouer toutes ces histoires passées – pour en extirper la souffrance, l'injustice, la mort. Oui, rattraper la voiture noire dans les rues de Moscou et l'anéantir sous sa paume de géant. Puis, en retenant son souffle, accompagner du regard la jeune femme qui pousse la porte de sa maison, monte l'escalier... refaire l'Histoire. Purifier le monde. Traquer le mal. Donner refuge à tous ces gens dans son cœur pour pouvoir les relâcher un jour dans un monde libéré du mal. Mais en attendant, partager la douleur qui les atteint. Se détester pour chaque défaillance. Pousser cet engagement jusqu'au délire, jusqu'à l'évanouissement. Vivre très quotidiennement au bord du gouffre. Oui, c'est ça, la Russie. » (Makine, 1995 :211-212)

Aussi extrême que cela puisse paraître, c'est pourtant ce que la France a besoin de faire pour pouvoir reprendre sa place, pour redevenir le pays qu'elle était avant la guerre, d'après Andreï Makine. Elle doit accepter les défaillances dont on l'a accusée pendant la guerre, accepter la désillusion à laquelle elle s'est vue confrontée lors de la défaite et accepter de parler de cette époque plus noire de son Histoire, mais à l'image de Nadine, elle refuse de se pencher sur ce pan de l'histoire. Elle a besoin de voir son Histoire en face, et l'accepter tel quelle s'est réellement passée, accepter ses erreurs, panser ses plaies pour pouvoir aller de l'avant. Mais pour l'instant, elle se complait dans une expiation volontaire, systématique et prolongée qui ne lui permet pas de se montrer comme la nation exemplaire qu'elle fut un jour. Elle ne sait plus valoriser les avancées sociales qu'elle a accomplies, à l'exemple du couple de Nadine. Le mariage de celle-ci avec un homme de couleur, projet révolutionnaire pour l'époque, s'est englué dans un conformisme bourgeois, s'est fondu dans la masse. Cette avancée culturelle s'est perdue au milieu des tracasseries du quotidien, et se contente d'exister dans le bonheur relatif permis par le fait d'exister et d'être le souvenir d'une lutte gagnée. La France semble se contenter de vivre du souvenir de ses lutes d'autrefois : dans une image bourgeoise, nous dirions qu'elle vit des rentes de son ancienne gloire. Les français vivent de manière conformiste, ne voyant que ce qu'ils veulent, de la manière qu'ils veulent. Ils ne montrent plus de respect pour les générations antérieures. Au contraire, ils ont honte des événements historiques passés. Dans l'ensemble, ils paraissent ne donner importance qu'à ce qui peut leur apporter des avantages, sociaux et financiers, et essaient de détourner certaines failles du système à leur profit. C'est une société à l'image de Kevin, le fils de Nadine. Et c'est une société qui est loin de remplir le cahier des charges de la francité d'après Andreï Makine. Et quand elle tente y parvenir dans certains domaines, il lui arrive de pêcher par excès et de devenir incohérente, ou par trop artificielle. Comme lorsqu'il s'agit de sensualité française, fleuron par excellence des français. Andreï Makine, dans le chapitre « Le cahier des charges de la francité » de son œuvre *Cette France qu'on oublie d'aimer*, cite en exemple un film français qui perd toute sa crédibilité en montrant un désir physique quasi impossible dans les conditions montrées par ce film. Mais cette sensualité est débridée et touche tous les sujets : même l'ouverture d'une bouteille de champagne, la forme d'un verre. C'est une manière de correspondre encore et toujours au cahier des charges de l'image française : ce

n'est plus un désir, c'est une obligation. Et là encore, nous retrouvons une ressemblance avec le monde russe, qui rappelait la contre-utopie d'Orwell, et qui a lui aussi placé la sexualité dans le domaine des obligations. Dans le roman, c'est Charlotte qui met l'accent sur cet aspect en remarquant une pile d'opuscules qui retiennent l'attention du dirigeant de Boïarsk :

« Profitant de son absence, Charlotte jeta un coup d'œil sur la pile de brochures. Le titre la plongea dans une perplexité extrême : *Pour en finir avec le relâchement sexuel dans les cellules du Parti (recommandations)*. C'étaient donc ces recommandations que le dirigeant soulignait au crayon rouge. » (Makine, 1995 :93)

La sexualité est donc à l'ordre du jour des obligations et des devoirs, et non plus du côté du plaisir. C'est une des particularités du monde contre utopique, ou plutôt d'un monde qui a atteint son utopie. La sexualité fait l'objet d'une répression sévère, et est vidée de tout son contenu érotique, n'étant vue que comme un mode de reproduction qu'il faut reproduire. Et l'on trouve là, une nouvelle ressemblance entre la France actuelle et la Russie du narrateur du *Testament français*.

Le discours officiel est sourd aux besoins de la population et à la réalité sociale russe, il déclame des idées préconçues et centrées sur l'image que les autorités veulent donner de la Russie. C'est un renversement officiel de la situation qui n'accepte pas de voir les problèmes de la société et qui montre la grande Russie comme toute puissante face à tout et à tous. Ce n'est pas sans rappeler la chanson gaullienne, à laquelle il fut longtemps reproché de ne montrer qu'une image de la France forte, solidaire, heureuse alors que la France était exsangue, à bout de forces et sortait d'un moment noir de son histoire.

Face à ces deux images qui se confrontent, la France-Atlantide féérique, et la Russie légendaire fantastique, qui présentaient ainsi un univers global manichéen par excellence, le jeune Andreï avait du mal à se positionner. Entre l'héritage de sa « sensiblerie » et la vision des souffrances et de la brutalité, il avait du mal à s'adapter et à accepter le déroulement des événements. Pourtant, c'est cet héritage qui lui permettra de s'adapter à ce monde ambivalent : la double vision apportée par la différence entre les

deux langues et les deux cultures, visible surtout et d'abord dans la différence de significations des mots. Cela lui permet de voir aussi la différence entre l'image diffusée par la France de la société actuelle, qui ressemble à un « modèle soviétique qu'on (a) réussi à mettre en pratique. (...) Une synthèse particulière qui réunit des choses incompatibles ». Cette France-Atlantide est au bord du précipice et de la disparition. Et Andreï Makine en explique la raison à l'aide d'une théorie d'un russe :

« Je pourrais répéter le bon mot de Trotski, oui, « la botte souveraine de la réalité » qui se met aujourd'hui à marteler ses vérités. Des dizaines d'années de mensonge sur la France paradis multiculturel, multiracial, multiconfessionnel, multi quoi encore ? Multi tout. Trop de mensonges et, maintenant, la réalité souveraine qui éclate aux yeux de tous et, tel un projecteur d'hélicoptère, éclaire la folie de ce pays réputé si cartésien : des imams qui, aux cris « Allah Akbar ! », remplacent les autorités dépassées (Voltaire, réveille-toi !). Ces mêmes autorités qui se voient obligées de négocier avec « les grands frères », en fait avec le caïdat puant le trafic de drogues, de voitures volées et enrichi par le proxénétisme. » (Makine, 2006 :97-98)

Nous avons ainsi démontré qu'aux yeux d'Andreï Makine et à travers ses deux œuvres, la France éternelle paraît se confronter aux mêmes problèmes de l'ancienne Russie, la plus grande différence étant qu'elle ne parvient plus à rassembler les Français autour d'un projet national ou même de son histoire. Elle est morcelée à cause des opinions qu'elle referme en elle et non plus réunie autour d'un projet ou d'une figure de proue. Et n'étant plus unie, elle ne parvient plus à être le phare des autres nations comme elle l'était dans le passé. Cela signifie-t-il qu'elle perd son essence et son pouvoir de chef de file ? Possède-t-elle encore, selon Andreï Makine, le moyen d'impressionner, et de s'engager dans des combats visant l'amélioration de la condition humaine comme auparavant ?

B-LA FURIE INTELLECTUELLE FRANÇAISE SILENCIEUSE : LA PEUR DE L'ENGAGEMENT

Depuis de nombreuses générations, la France a toujours eu des personnalités emblématiques pour ajouter à son aura de grandeur, de pouvoir, de finesse et d'intelligence. Un des personnages qui a personnifié et magnifié la France est Voltaire, un philosophe reconnu jusqu'en Russie. La France parvient-elle encore aujourd'hui à montrer son éclat à travers ses intellectuels ? Il semblerait que oui, d'après la description enthousiaste d'un intellectuel français faite par Andreï Makine dans *cette France qu'on oublie d'aimer* :

« Septembre 1996, Tokyo : pour la première fois de ma vie, je vois un académicien français en chair et en os. Et surtout en excellente forme physique et intellectuelle. Michel Serres. Fascinant personnage ! Charmeur, spirituel, doté d'une connaissance encyclopédique (une infime lacune : ne connaît pas le mot « écolâtre »...). Pas une ombre de snobisme. Grande générosité (me prête une cravate pour la réception à l'ambassade). Prononce un discours étincelant d'esprit et très « voltairien » au bon sens du terme : un savant équilibre entre le factuel et le théorique, le concret et quelques envolées futurologiques. Une citation latine délicatement placée et (la voix baisse légèrement) sa traduction rapide pour d'éventuels barbares insuffisamment romanisés. Les ovations reçues avec le tact discret d'un homme qui connaît la volatilité des suffrages et la vanité des succès ici-bas.

En somme, un personnage qui illustre à merveille l'élégance intellectuelle de la francité. » (Makine, 2006 :69-70)

De prime abord, les intellectuels contemporains conservent encore une aura et un panache face aux autres pays, digne des intellectuels français de la France Atlantide. Pourtant, cette image est rapidement mise à mal par Andreï Makine qui les accuse d'avoir peur de parler, d'exprimer une opinion et d'être inconstants dans leurs idées. Mais il s'agit peut-être aussi que le philosophe français actuel est, lui aussi, selon Andreï Makine obligé de se plier au cahier des charges impressionnant qui lui est imposé :

« La posture d'intellectuel français, par exemple, une vraie spécialité du terroir. Introuvable chez les Anglo-Saxons, très différente de ce que nous connaissions dans les pays de l'Est. Quelques tics comportementaux qui surprennent tous les étrangers : être (ou se dire) de gauche, « l'intellectuel de droite » étant, en France, une abjecte contradiction dans les termes ; avoir tort avec Sartre plutôt qu'avoir raison avec Aron ; à l'âge de vingt ans se réclamer de Mao, à trente ans de Marx, à quarante ans se gausser des deux ; désigner, pour chaque décennie, une nouvelle victime de l'ordre social (les prolétaires, puis la jeunesse étudiante, enfin, les immigrés), persifler l'Académie avant de la rejoindre (la meilleure pique contre la vénérable institution reste à mon avis, ce mot de Fabre-Luce : « L'immortel garde, en quelque sorte, son prestige sexuel. ») ; au moment d'un conflit armé, distribuer entre ses pairs les pays à défendre, à l'un la Croatie, à l'autre la Bosnie ; exalter la tolérance avec l'intonation intolérante d'un commissaire politique. Mais surtout, et ce trait résume le reste, avoir une opinion définitive et indiscutable sur n'importe quel sujet, être expert de l'univers entier. Lourd cahier des charges... » (Makine, 2006 :40-41)

Ce comportement exigé aux philosophes français rend leur travail plus difficile, voire impossible. Il les pousse à prendre successivement des positions contraires, ce qui ne facilite pas leur tâche, et rendent aussi plus difficile pour le peuple français de les prendre au sérieux. Et pourtant ils n'ont pas le fameux « tremousoir » de Voltaire qui paraissait tellement incongru au jeune Aliocha. Les thèmes qu'ils abordent sont aussi opposés à leur propre vie, ce qui rend ambigu, voire douteux leurs coups d'éclats, ou tentatives de coups d'éclats.

« En fait, tout comme les deux rescapés du crash d'avion, ce couple transi dont le scénario harcelait la libido au milieu d'une plaine glacée, l'intellectuel français se voit obligé d'exécuter une suite de gestes et de mimiques sans aucun respect pour la vraisemblance de son personnage. Propriétaire d'une résidence de millionnaire à Marrakech, il parlera au nom des déshérités : N'ayant jamais été confronté au racisme qui sévit en Afrique, il agonira le prétendu racisme héréditaire

des Français. Effectuant le trajet quotidien entre son domicile dans le seizième arrondissement et son bureau dans le sixième, il se croira le mieux placé pour analyser la crise des banlieues...

(...) A mes amis étrangers perplexes devant de telles incohérences, je suggère de considérer l'intellectuel français comme l'une des composantes de la francité folklorique, au même titre que le beaujolais nouveau, le béret basque, les grèves à la SNCF, etc. A ce titre-la, le personnage devient presque attachant. Jusqu'au moment où cette figure emblématique de met à défendre Mao ou les khmers rouges. On sent alors que le folklore a ses limites et que l'irresponsabilité intellectuelle peut se rendre complice des pires massacreurs. » (Makine, 2006 :41-42)

Le philosophe vit aux antipodes des faits dont parle et qu'il analyse, perdant ainsi une grande part de sa crédibilité. Andreï Makine accuse les philosophes français de ne pas parler de ce qu'ils savent vraiment mais de parler de leurs pseudo-connaissances, ce qui n'est pas une garantie de leur habilitation à parler de certains sujets. Philosophiquement, ils ne parviennent plus à se manifester avec la même importance, le même éclat que possédait Voltaire malgré toutes ses incongruités et excentricités :

« Mais Voltaire ? Un courtisan ? Sans nul doute : vil flagorneur, il écrivit sa *Princesse de Navarre* pour le mariage du dauphin. Et puis cette quête de reconnaissance auprès des monarques, avec tout ce que cela supposait comme hypocrisie. Son *Mahomet* dédicacé d'abord à Frédéric II, puis au pape Benoît XIV. Et pourtant c'était le même Voltaire qui défendit l'honneur du chevalier de La Barre piégé par « l'infâme ». Le même qui se faisait anachorète (je me souviens de ce tableau de Jean Huber, à l'Ermitage : le philosophe qui plante un arbre, « à la Tolstoï »). Voltaire l'intrépide, le batailleur, le fugitif, le menteur qui accusait le pauvre abbé Chaulieu, décédé, d'avoir écrit *L'Épître à Uranie*... La complexité de cet homme donnait le vertige. Jusque dans sa mort, il a réussi à être multiple : son cœur repose, dans le socle de la célèbre statue de Houdon, tandis que

son cerveau, passant d'héritier en héritier, a fini par être égaré. Insaisissable Français ! » (Makine, 2006 :22-23)

Le philosophe pouvait avoir bien des défauts, mais il savait se concentrer sur les batailles à livrer et les défendait avec un acharnement tout particulier. Et c'est lui qui a démontré, de la meilleure manière qu'il lui était possible, certains fleurons de l'image de la France : la fameuse liberté de parole et l'esprit cartésien des français en toute occasion. Cela n'empêchait pas les contradictions, mais cela montrait l'esprit critique intarissable des français et leurs capacités intellectuelles à parler de tous les sujets. Bien sûr, cette image possédait ses faiblesses, et les français tombaient parfois dans des contradictions totales, mais jamais ils ne cessaient de penser et de parler.

« Quant au fameux esprit cartésien des Français et leur art de l'échange intellectuel, c'est le dramaturge russe Fonvizine qui en démontre les faiblesses dans ses *Lettres de France* :

Que de fois, discutant avec des gens tout à fait remarquables, par exemple, de la liberté, je disais qu'à mon avis ce droit fondamental de l'homme était en France un droit sacré. On me répondait avec enthousiasme que « le Français est né libre », que le respect de ce droit fait tout leur bonheur, qu'ils mourraient plutôt que d'en supporter la moindre atteinte. Je les écoutais, puis j'orientais la discussion sur toutes les entorses que j'avais constatées, et peu à peu je leur révélais le fond de ma pensée, à savoir qu'il serait souhaitable que cette liberté ne fût pas chez eux un vain mot. Croyez-le ou non, mais les mêmes personnes qui venaient de se flatter d'être libres me répondaient aussitôt : « Oh, Monsieur, vous avez raison, le français est écrasé, le français est esclave ! » Ils s'étouffaient d'indignation, et pour peu que l'on ne se tût pas, ils auraient continué des jours entiers à vitupérer contre le pouvoir et à dire pis que pendre de leur état. »
(Makine, 2006 :35-36)

A ce passage qui montre de manière un peu ironique peut-être que les français peuvent parler de tout et de son contraire, qu'ils sont critiques envers eux-mêmes, mais surtout qu'ils usent de leur liberté de parole et qu'ils ne se taisent sur aucun sujet, à ce

passage donc répond la scène actuelle qui se déroule entre l'auteur et un philosophe reconnu. A l'enthousiasme intellectuel de l'époque, répond « le charme discret d'un académicien ». Ce philosophe, nous l'avons vu plus tôt, correspond à toutes les idées qui sont véhiculées sur les philosophes français : intelligent, brillant, plein de charme, généreux, humble, humaniste et possédant une vaste culture. La différence réside sur son refus d'aborder des thèmes pointilleux, malgré l'insistance de son interlocuteur, par peur des réactions que ces thèmes pourraient susciter. Les thèmes sont là, les réflexions du philosophe aussi, mais il ne les partage pas par peur des réactions des autres... Alors que la censure est officiellement bannie, qu'il n'y a plus de torture ou d'emprisonnement, comme lors des siècles antérieurs, que la liberté d'expression continue à être un des fleurons de la société française, les philosophes paraissent être confrontés à une ambiance de suspicion, de danger et ont peur d'être entendus, ce qui diffère beaucoup des attitudes de Voltaire et des autres philosophes français engagés. La furie intellectuelle se tait, silencieuse par peur de voir ses idées confrontées aux idées des autres. Elle préfère éviter la discussion sur les thèmes pouvant être sensibles. Or c'était justement ce que faisaient les philosophes des lumières : ils s'attaquaient aux sujets sensibles de la société pour pouvoir les traiter, les améliorer, ou les réparer si possible. Les problèmes sociaux étaient traités au grand jour, exposés pour être cautérisés, et permettre de continuer le voyage vers les Lumières. Maintenant, d'après Andreï Makine, ils se contentent de parler de sujets terre à terre, au lieu de tenter de sublimer le pays et ses aspirations, ce qui serait maintenant nécessaire, comme au temps du Général De Gaulle pour recentrer la France et l'aider à repartir de l'avant.

« La chanson de geste gaullienne a démontré que les époques cruciales ont plus besoin d'un grand rêve mobilisateur que des sages calculs du bon sens. Oui, le besoin vital de cette « grandeur de la France », de ce pays qu'on aime « telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs ». » (Makine, 2006 :30)

Cette chanson gaullienne est en fait une magnification de l'Histoire de la France et des français, d'un rêve qui a mobilisé toute la population autour de lui et d'un même projet, et qui a fait avancer la France dans l'histoire. Même si aujourd'hui, le rêve de la France idéale n'est plus à l'ordre du jour, ce rêve a eu son utilité lorsque le pays en a eu

besoin. Il a permis aux français de se rassembler et de se lier dans un même effort qui a accéléré la reconstruction française. Il est évident que cette vision gaullienne de la France ne correspondait pas à la réalité, et tous les français n'étaient pas dupes, mais ils ont fait semblant d'y croire pour atteindre leurs buts. C'est le même processus qui s'est déroulé de nombreuses fois au cours de l'Histoire de France. Les français se soudaient dans un même effort au profit d'une idée nationale qui seule était importante. Ils ne se concentraient pas sur « les chemins des Dames » mais sur les objectifs atteints. Cette attitude, en ce moment est impossible, car il y a toujours quelqu'un qui se charge de dévoiler ce qu'il y a derrière les images, et montrer les défauts actuels de la France. Le pays aujourd'hui se focalise plus sur la force collaboratrice que sur la force résistante, c'est-à-dire qu'elle se concentre plus sur ses fautes que sur ses bonnes actions. Ainsi les philosophes ne parviennent plus à mobiliser la population, car le sentiment de « communauté nationale » (Makine, 2006 :105) est sur le point de disparaître et les « rivalités entre chefs de partis, des leaders de clans » (Makine, 2006 :110) ne permettent pas de suivre durablement une idée. Les philosophes n'ont plus la possibilité de mettre en œuvre cette force mobilisatrice dont faisait preuve Voltaire par exemple, ils ne sont plus que des symboles « folkloriques » de la France éternelle.

Peut-on déterminer à partir de quel moment le philosophe a perdu ses capacités intellectuelles mobilisatrices ? Andreï Makine situe ce moment lors de la Seconde Guerre Mondiale. Dans *le Testament français*, le lecteur a pressenti que quelque chose avait changé et que la France avait perdu de sa valeur à un certain moment, sans pouvoir réellement indiquer les causes. Les problèmes se percevaient à la fin de l'œuvre, lors de la présence du narrateur en France, mais les causes n'étaient pas spécifiées. Dans *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Andreï Makine désigne la seconde guerre mondiale comme le responsable principal, ou plutôt les réactions face à certains comportements de la France lors de ce conflit. Il est intéressant d'ailleurs de noter que ce thème est abordé au chapitre treize de l'œuvre, signe commun de malheur. Le titre de cette partie est d'ailleurs ambigu : « la France nouvelle ». S'agit-il de la période politique de « la France nouvelle » ou de la situation actuelle de la France, nouvelle parce que différente de la France éternelle ?

Tant l'une comme l'autre sont des thèmes « interdits » pour les philosophes d'aujourd'hui qui refusent d'aborder ces épineux sujets, qui d'après le narrateur du *Testament français* sont les causes de la disparition d'une certaine idée de la France. D'ailleurs, ce dernier, à l'image de ces philosophes français qui évitent certains thèmes,

organise ses futures promenades avec Charlotte dans un pays et une capitale tronquée, pour cacher les excès de la France moderne. Non pas que Charlotte n'aurait pas admis cette nouvelle France multiculturelle, et multi-religieuse, mais parce que cela montre de manière flagrante les problèmes qu'elle n'a pas réussi à résoudre : l'intégration effective des personnes accueillies, et le respect de sa laïcité. Ils éviteraient aussi la littérature car celle-ci n'a plus rien de commun avec la littérature engagée et rafraîchissante que connaissait Charlotte, puisque les philosophes ne se permettent plus d'exposer leurs opinions politiques et sociales et ont perdu leur force littéraire. Leur « insubordination » face aux autorités a disparu et ils se contentent d'aborder les thèmes permis par la critique. En France, comme en Russie, le culte du livre a disparu, causé peut-être par le fait que les sujets relatés sont identiques à ceux transmis par la télévision, soumise au pouvoir. Et pourtant Andreï Makine écrit. Et il écrit en français pour les français. Comme russe, ayant vécu sous le communisme, il est à même de percevoir ce qui ne va plus dans la société française, comme il le fait dans *cette France qu'on oublie d'aimer*. Il montre ainsi que :

«L'écrivain a le pouvoir de recréer le temps, de l'anéantir, de le dominer par les mots. Le pouvoir de recréer l'être aussi selon sa propre expérience. Il est le seul à pouvoir transfigurer la réalité, c'est-à-dire à la voir telle qu'elle est sous la couche plaquée or ou argent ou bronze que vous montre d'un côté la télévision et de l'autre des intellectuels asservis au discours politique, médiatique, sociologique.»
(Makine, 2001)

Andreï Makine, qui n'a pas été dominé par le discours politique et sociologique français car il n'a pas été façonné par le système scolaire et les médias français, écrit pour démontrer que la France existe encore, qu'elle peut avoir encore de belles heures devant elle, si elle accepte de se regarder en face. Mais pour cela, il faut utiliser des mots et retrouver l'ancienne manière de les dire, car même si la langue française a changé, elle continue d'exister. Il faut inventer peut-être une nouvelle chanson, qui puisse continuer et englober les anciens accords de la France avec les nouveaux.

C-L'EVOLUTION DE LA LANGUE FRANÇAISE

La langue française a changé car la propre société française a changé et le vocabulaire et les manières de dire les choses ont du s'adapter aux changements de la société. Ce qui explique que les textes du début du siècle ne peuvent être lus sans un certain recul : l'évolution de la société a modifié le sens des mots et des expressions les plus banales. C'est ce que souligne Andreï Makine dans son œuvre :

« Et aussi, mais c'est bien moins tragique, la voix étranglée d'un ami russe (un orthodoxe fervent) qui, un jour, les yeux exorbités à la Ivan le Terrible, m'a demandé : « Tu savais que François Ier et Léonard de Vinci...heu...couchaient ensemble ? » J'ai sursauté. « Regarde, j'ai lu ça dans ce bouquin... » Il m'a tendu le livre : « Léonard est mort dans les bras de François Ier. » Un texte des années trente. J'ai essayé de lui expliquer que le monde avait changé et qu'aujourd'hui (PACS, mariage homosexuel...), l'auteur aurait évité ce genre d'ambiguïtés pour ne pas faire accroire que le grand homme était mort d'épectase dans les bras de son royal amante...

Oui, la pensée française, en ces années-la, ressemblait à un champ infini où l'on déterrait à grands cris des moulages, sans remarquer les explosifs réels. »
(Makine, 2006 :73)

Le français est une langue d'images, de vision. La difficulté actuelle est que le sens donné à ces images a changé avec le temps, et les textes d'hier sont confrontés à de nouvelles connotations qu'ils ne possédaient pas au moment de l'écriture. Le poète ou l'écrivain doit être attentif à la manière de dire les choses pour ne pas laisser passer le mauvais message. Cette difficulté n'empêche pas les auteurs d'aujourd'hui d'écrire, bien au contraire :

« La civilisation d'aujourd'hui est plus bavarde que jamais. Les techniques favorisent une logorrhée à laquelle personne n'échappe. Et pourtant, dans cet engorgement communicatif, on se comprend de moins en moins. J'ai eu ce

sentiment en parlant avec Kévin à qui j'étais incapable de dire ce que la France représentait pour moi, pour les Russes de ma génération, pour les générations qui nous avaient précédés. Ce que les idéaux exprimés par la francité signifiaient, tout récemment encore, pour l'Europe, pour le monde. Incapable d'expliquer l'essence de cet esprit français, de cet héritage qui revenait à ce jeune Kévin et dont la richesse le laissait indifférent. De lui faire comprendre la complexité humaine, pétrie de contradictions, que révélait la vie de son grand-père, de ce jeune soldat couché sous le ciel nocturne, sur les bords de la Meuse, le 9 mai 1940.

Cette incapacité n'a rien à voir avec le fossé qui sépare les jeunes de leurs aînés. Il s'agit de la disparition d'une langue, des paroles libres qui pouvaient exprimer toute la densité de ce pays qui s'efface. » (Makine, 2006 :87-88)

Cette quantité excessive semble pourtant être l'ennemie de la qualité. Les mots semblent être vidés de leur sens, du moins de ce sens qui les transcendait pour les rendre porteurs d'une signification plus forte. Les mots ont perdu leur puissance d'évocation des réalités qu'ils englobent, ils sont devenus étrangers aux rêves et ont ainsi perdu de leur pouvoir. La langue française est devenue plus centrée sur elle-même et sur la manière de dire, mais elle continue à parler. L'édition vit un des moments les plus florissants avec la multiplication des publications, mais est-ce synonyme de qualité ? La parole française qui était synonyme de liberté, de revendication, d'humanisme est-elle encore nécessaire en France ?

« La langue libre permet non pas de combler l'abîme entre des convictions inconciliables mais de préserver le droit de ces idées à une expression sans entraves.

Mais a-t-on encore, en France, besoin de cette langue ? Un nouveau langage suffit, celui qui débite, comme dans une séance de catéchisme, des réponses toutes faites ayant reçu l'imprimatur du politiquement correct. Des sujets interdits ? Circulez, il n'y a rien à dire ! Serait-ce une nouvelle civilisation : cette France vidée de sa francité, de cette puissance formulatrice qui exprimait le monde pour pouvoir le transfigurer ? » (Makine, 2006 :90)

C'est un thème récurrent de la langue française : son recul, son affaiblissement et sa fragilité grandissante, surtout maintenant face à l'anglais. La langue française perd peu à peu sa force et son habilité créatrice au profit d'un aspect plus sécurisé qui est le simple inventaire des faits, sans l'exaltation de l'auteur. Sauf peut-être lorsqu'il s'agit de sublimer une simple chose. Il faut se rappeler de la manière très « épicurienne » de parler de la simple ouverture d'une bouteille de vin décrite par M.Othoniel et Mme Sallé, qui sublime ce fait jusqu'à l'érotisation. Mais est-ce un épisode véritablement important pour la civilisation française qui est ainsi retranscrit et sublimé ? Ou la sublimation semble-t-elle être réservée aux trivialités ? Cela ne semble pourtant pas être le cas pour les personnes qui l'utilisent :

« Au début, je pensais que par ces forêts en pelouse et ces vins intelligents les Français testaient le sens de l'humour des étrangers. Eh bien, non, c'étaient des assertions éminemment sérieuses.

De telles curiosités ne sont que de jolis coquillages que rejettent les profondeurs obscures de l'inconnaissable esprit français. Oui, l'écume qui cache les lames de fond des mystères. » (Makine, 2006 :44)

Ce ne sont pas seulement ces tournures de style, vagues réminiscences du français d'antan qui rendent le français plus éclatant et plus clairvoyant. Ces petites perles du discours français ne sont plus que l'ombre de la puissance évocatrice française, car derrière ces tournures, il n'y a plus d'idées maîtresses à défendre, plus de monde nouveau ou de rêves à évoquer. La langue française est devenue une langue neutre au même rang que les autres langues européennes.

« Cette conscience diffuse, lancinante que le dépérissement de la francité est irrévocable. Non que le français risque de disparaître, ni la France de se déliter définitivement dans un magma uniformisé de vestiges de nations, dans cette égalisation par le bas que dicte le mondialisme. Tout simplement, ce français ravalé au statut d'une des langues vernaculaires dans une Europe sans identité, cette France ramenée aux proportions d'une province gérée par une démocratie sénile qui ne sait plus défendre ses idéaux, une telle langue et un tel pays n'auront plus rien de

commun avec la francité créatrice, passionnée, généreuse qui s'ouvrait sur l'univers, l'englobait par sa pensée et le transformait. Mais surtout donnait la parole (la forme !) à cet univers chaotique si difficile à formuler. » (Makine, 2006 :65)

La langue française a commencé à perdre sa position historique de langue libre. C'est un fait similaire que la Russie a connu elle aussi : dans ce pays où la littérature et l'écrivain était roi, ou Dieu, ceux-ci se sont peu à peu affaiblis.

« En Russie, l'écrivain était un dieu. On attendait de lui et le Jugement dernier et le royaume des cieux à la fois. As-tu jamais entendu parler là-bas du prix d'un livre ? Non, parce que le livre n'avait pas de prix ! On pouvait ne pas acheter une paire de chaussures et se geler les pieds en hiver, mais on achetait un livre...

La voix de Charlotte s'interrompt comme pour me faire comprendre que ce culte du livre en Russie n'était plus qu'un souvenir » (Makine, 1995 :325)

Or, la Russie était le pays qui avait toujours admiré la France et ses écrits, ses habitants les plus nobles ou les plus fortunés ayant tous droit à une éducation française. Eux aussi ont perdu peu à peu une part de leur admiration envers ce pays qui ne produit plus rien de véritablement littéraire, aucune idée assez puissante, humaniste et universelle pour leur faire retrouver leur admiration pour cette langue d'antan. Une langue qui faisait face à la confrontation, mais dans le plus grand respect de la liberté d'opinion de chacun, pour les faire parvenir à la Raison, nous dirions même aux lumières.

La forme grammaticale de la langue n'est donc pas en cause selon Andreï Makine, ce qui pose problème, à son avis, c'est l'appauvrissement des idées qui sont véhiculées par cette langue, ce qui ne permet plus les exaltations qui ont permis aux autres générations de la France mais aussi des autres pays d'aimer ce pays.

« Oui, une langue libre ! Celle qui avait permis autrefois à la France, après mille lâchetés, de dire la vérité dans l'affaire Dreyfus. Celle qui avait la vigueur salvatrice du « non » gaullien.

Ce français-là, que la gangrène de la pensée unique n'avait pas encore rongé, permettait l'essentiel : le débat, la controverse, le choc des opinions entre les

gens que tout opposait et qui, même en rejetant la vision de adversaire, respectait la liberté de ses convictions. Une image idéalisée de la France d'antan ? » (Makine, 2006 :88-89)

La connaissance de cette France et l'apprentissage de sa langue, même si elle semble oubliée en France, n'est pourtant pas encore tombée dans l'oubli total. Les autres pays ont encore une certaine idée de la France, pays des lumières et du droit de l'homme. Ce prestige historique continue à faire une forte impression à l'étranger, et même en Russie, où la francophonie continue à avoir de beaux jours. Ce français avait été si important aux yeux d'Aliocha grâce à la fraîcheur, la force combattive et le respect des autres qui en émanait, qu'il voulait considérer que cette culture et cette langue faisaient partie de lui. Malgré le fait qu'il n'ait eu que sa grand-mère française puis une bibliothèque scolaire qui lui permettaient de faire le lien avec cette culture, il avait absorbé ce désir d'atteindre la perfection et le bonheur social des contes français que la France incarnait à ses yeux. L'image littéraire française avait atteint son but.

Et pourtant, maintenant, entre les deux romans, nous percevons une véritable dichotomie française. Pays sublimé d'une part, pays perdu d'autre part, Andreï Makine ne perd pourtant pas ce qu'il nomme sa francité et s'intitule de français au point d'avoir demandé sa naturalisation dans la vie réelle. Qu'est-ce qui le fait se sentir français ? Est-ce le simple fait de parler la langue française ? De connaître l'Histoire et la littérature de la France ? Que signifie vraiment cette francité à laquelle Andreï Makine se rattache ? Est-ce une manière d'être, un sentiment particulier ? Et comment cette francité peut-elle surgir dans une personne, aussi éloignée de la France comme l'était Aliocha en Russie ?

III- LA FRANCITE

A-UN LEGS FRANÇAIS MERVEILLEUX ?

Le Testament français est le lieu de la création d'un monde et de la création de soi. À travers les récits de Charlotte, d'Aliocha et du narrateur, c'est tout une vie qui se déroule sous les yeux du lecteur. Et à travers cette vision se forme un personnage en puissance, une identité qui se forme à travers les événements et les différentes expériences, et son approche face aux deux cultures et aux deux langues.

« Je reprends la route en pensant à ces paroles que Bernanos écrivait en 1939, loin de Paris : « L'histoire de mon pays a été faite par des gens qui croyaient à la vocation surnaturelle de la France... » Le paradoxe n'est qu'apparent : pour bâtir une « nature » nationale, pensait-il, on doit la sublimer, sinon tout retombe dans la petitesse matérialiste d'une « civilisation d'estomacs heureux ». Pour avoir un vécu digne de l'Histoire, un pays doit le transcender dans un défi méta-historique de l'esprit. » (Makine, 2006 :19)

Cet acquis culturel reçu à travers le rêve va aussi lui permettre de se sentir autre, plus fort, plus mur qu'il ne l'est réellement dans sa condition d'enfant, et son immersion volontaire dans ce rêve utopiste est, comme pour les autres utopistes, une sorte de protestation contre la réalité parce que

« ils n'y peuvent jouer un rôle à leur convenance (...). Dans leur monde imaginaire ils peuvent donner la toute-puissance au type d'homme qu'ils représentent et qu'ils estiment méconnu» (Ruyer, 2002),

comme écrit R. Ruyer dans son œuvre *L'utopie et les utopies*. Et c'est ce qu'Andreï désire que ses connaissances sur le monde français lui apportent : la modification de sa personnalité et une meilleure adaptation au monde.

« Je ressemblai à cet homme économe qui espère voir la masse de son épargne lui procurer bientôt une façon de vivre toute différente, lui ouvrir un horizon prodigieux, changer sa vision des choses – jusqu’à sa manière de marcher, de respirer, de parler aux femmes. La masse ne cesse pas de gonfler mais la métamorphose radicale tarde à venir.

Il en était de même avec ma somme de connaissance française. Non que j’eusse désiré en tirer quelques profits. L’intérêt que mon camarade le cancre portait à mes récits me comblait déjà amplement. J’espérais plutôt un mystérieux dé clic, pareil à celui du ressort dans une boîte à musique, un cliquetis qui annonce le début d’un menuet que vont danser les figurines sur leur estrade. J’aspirais à ce que ce fouillis de dates, de noms, d’événements, de personnages se refonde en une matière vitale jamais vue, se cristallise en un monde foncièrement nouveau. Je voulais que la France greffée dans mon cœur, étudiée, explorée, apprise, face de moi un autre. » (Makine, 1995 :167-168)

Il désire parvenir à être comme les habitants de la France Atlantide dont lui parlait Charlotte, car ce sont les seuls qui lui paraissent être vivants, réels et dignes d’intérêt et dont il a l’impression d’avoir hérité d’une parcelle de leur être à travers les contes français et sa descendance française:

«Mais ma plus grande initiation, cet été, fut de comprendre comment on pouvait être français. Les innombrables facettes de cette fuyante identité s’étaient composées en un tout vivant. C’était une manière d’exister très ordonnée malgré ses côtés excentriques.

La France n’était plus pour moi un simple cabinet de curiosités, mais un être sensible et dense dont une parcelle avait été un jour greffée en moi.» (Makine, 1995 :126)

Sa curiosité envers cet être si beau, si multiple ne connaît pas de bornes et pousse Andreï à rechercher et lire tout ce qui peut compléter ses connaissances, sans se rendre compte qu’il s’isole volontairement des autres.

«C'est pendant cet hiver que je commençai à discerner une vérité déroutante : porter en soi ce lointain passé, laisser vivre son âme dans cette fabuleuse Atlantide, n'était pas innocent. Oui, c'était bien un défi, une provocation aux yeux de ceux qui vivaient au présent.» (Makine, 1995 :154-155)

Pour éviter les conséquences de cette provocation, il développe davantage cette «greffe française» mais sans comprendre encore qu'elle ne se résume pas à une accumulation de dates et de faits comme il semble le croire. Cela provoque la coupure de ses échanges créatifs avec sa grand-mère jusqu'à ce qu'il comprenne que derrière les faits se cachent surtout la possibilité d'une vision créatrice, une langue nouvelle différente de la langue de tous les jours qui permet de dire autre chose que les phrases sans aucun sens du quotidien ne disent:

«Je sentais que la «Koukouchka» serait désormais le premier mot de notre nouvelle langue. De cette langue qui dirait l'indicible.» (Makine, 1995 :193)

C'est surtout grâce à Pachka qu'il découvre la puissance poétique qui peut se cacher derrière la simplicité des mots et faire surgir des émotions :

«J'étais encore sous l'impression de la magie qui venait de se produire. Le miracle qui m'avait démontré la toute-puissance de la parole poétique. Je devinais qu'il ne s'agissait même pas d'artifices verbaux ni d'un savant assemblage de mots. Non ! Car ceux d'Hugo avaient été d'abord déformés dans le récit lointain de Charlotte, puis au cours de mon résumé. Donc, doublement trahis...Et pourtant, l'écho de cette histoire en fait si simple, racontée à des milliers de kilomètres du lieu de sa naissance, avait réussi à arracher des larmes à un jeune barbare et le pousser nu dans la neige ! Secrètement, je m'enorgueillissais d'avoir fait briller une étincelle de ce rayonnement qu'irradiait la patrie de Charlotte.

Et puis, ce soir, je compris que ce n'étaient pas les anecdotes qu'il fallait rechercher dans mes lectures. Ni des mots joliment disposés sur une page. C'était quelque chose de bien plus profond et, en même temps, de bien plus spontané : une pénétrante harmonie du visible qui, une fois révélée par le poète, devenait

éternelle. Sans savoir la nommer, c'est elle que je poursuivais désormais d'un livre à l'autre. Plus tard, j'apprendrais son nom : le Style.» (Makine, 1995 :164-165)

Pendant un certain temps, il profite de cette découverte pour se rapprocher des autres grâce à ses talents de conteur et à tout son stock d'anecdotes accumulées à travers ses jeunes années qu'il considère dommage de laisser tomber dans l'oubli. Ses récits sont un prétexte grâce auquel Andreï évolue parmi la société formée par ses compagnons de classe.

«Je devenais des leurs [...].Ma présence intermédiaire était appréciée par tout le monde. A un certain moment je me crus même irremplaçable. Grâce à... la France !

Car guéri d'elle je la racontais. J'étais heureux de pouvoir confier à ceux qui m'avaient accepté parmi eux tout ce stock d'anecdotes accumulées depuis des années. Mes récits plaisaient. Batailles dans les catacombes, cuisses de grenouilles payées à prix d'or, rues entières livrées à l'amour vénal à Paris –ces sujets me valurent la réputation d'un conteur patenté.

Je parlais et je sentais que ma guérison était complète. Les accès de cette folie qui m'avait autrefois plongé dans la vertigineuse sensation du passé ne se répétaient plus. La France devenait une simple matière à raconter. Amusante, exotique aux yeux de mes collègues, excitante quand je décrivais «l'amour à la française», mais en somme peu différentes des histoires drôles, souvent graveleuses, que nous nous racontions pendant les récréations en tirant sur nos cigarettes hâtives» (Makine, 1995 :223-224)

A ce moment, Andreï confond ses connaissances et sa facilité à créer des images avec sa «greffe» française et semble s'adapter à la vie. Cette vision poétique qu'il possède est difficile à reconnaître même pour lui car elle est facilement cachée par l'accumulation de dates et de faits de la vie réelle. Mais lorsqu'il est confronté à nouveau à son inexpérience et à sa différence, il se rend compte que la «greffe» française n'est pas seulement une verve poétique, et surtout, elle lui devient difficile à supporter car elle le rend plus sensible face à la réalité, face aux échecs et devant les horreurs et le mal omniprésent dans les contes et

la réalité russe. A ce moment, Andreï ressent cette «greffe» surtout à travers la douleur qu'elle lui provoque car il n'a pas encore réussi à lui donner sa juste valeur et à l'équilibrer avec ses sentiments russes.

«Oui, si à la mort de mes parents, il m'arriva de pleurer c'est parce que je me sentis russe. Et que la greffe française dans mon cœur se mit à me faire, par moments, très mal.» (Makine, 1995 :204)

A plusieurs reprises, il désirera pouvoir la retirer car elle l'empêche de vivre sa vie de la manière saine et insouciante que semblent vivre les autres personnes qui n'ont pas cette part française en eux, mais sans jamais y réussir vraiment. Et dans ce but, il rejoint Charlotte, car c'est elle qu'il accuse de lui avoir implanté cette greffe française qui l'empêche de vivre.

«J'allais dans cette vile ensommeillée, perdue au milieu des steppes, pour détruire la France. Il fallait en finir avec cette France de Charlotte qui avait fait de moi un étrange mutant, incapable de vivre dans le monde réel.

Dans mon esprit, cette destruction devait ressembler à un long cri, un rugissement de colère qui exprimerait le mieux toute ma révolte. Ce hurlement sourdait encore sans paroles. Elles allaient venir, j'en étais sûr, dès que les yeux calmes de Charlotte se poseraient sur moi. Pour l'instant, je criais silencieusement. Seules les images déferlaient dans un flux chaotique et bariolé.
[...]

Dans mon cri, je voulais déverser sur Charlotte ces images. J'attendais d'elle une réponse. Je voulais qu'elle s'explique, qu'elle se justifie. Car c'est elle qui m'avait transmis cette sensibilité française –la sienne-, me condamnant à vivre entre-deux-mondes.» (Makine, 1995 :248-249)

Le symptôme premier de la présence de cette «greffe» est la double vision des choses qu'elle offre à ses possesseurs, mais Andreï ne comprend pas qu'un même événement puisse avoir deux aspects opposés. Sa vision encore manichéenne du monde l'en empêche : tout doit être blanc ou noir, bien ou mal. Son être encore entier ne comprend pas que, à

l'image de la prostituée, les événements et les choses peuvent être vus selon deux aspects différents :

«La greffe française que je croyais atrophiée était toujours en moi et m'empêchait de voir. Elle scindait la réalité en deux. Comme elle avait fait avec le corps de cette femme que j'espionnais à travers deux hublots différents. Il y avait une femme en chemisier blanc, calme et très ordinaire, et l'autre –cette immense croupe rendant presque inutile, par son efficacité charnelle, le reste du corps.

Et pourtant je savais que les deux femmes n'en faisaient qu'une. Tout comme la réalité déchirée. C'était mon illusion française qui me brouillait la vue, telle une ivresse, en doublant le monde d'un mirage trompeusement vivant... »
(Makine, 1995 :249-250)

Andreï ne découvre l'ambiguïté des faits que grâce à sa grand-mère qui, à partir des contes qu'il connaît, lui montre un deuxième regard possible dans lequel peut entrer le doute, le reproche, la colère, sans que cela soit préjudiciable au premier regard jeté sur l'histoire. En somme, elle lui apprend à regarder ce qu'il y a derrière les apparences des images : les sentiments qu'ils contiennent selon le point de vue que les personnes prennent pour les regarder. Elle utilise aussi la poésie pour lui dévoiler les différentes manières dont le poète peut percevoir et transcrire ses émotions, à travers même des traductions qui sont l'exemple flagrant de la transcription d'une même réalité mais qui est modifiée par la langue utilisée, en lui associant la mélodie propre à la langue, et quelque fois même améliorée.

«Tu vois, c'est ce que nous disions l'autre jour : le traducteur de la prose est l'esclave de l'auteur, et le traducteur de la poésie est son rival. » (Makine, 1995 :286)

Dans ses conversations, Charlotte commence à forger chez son petit-fils une conception de ce qu'est ou de ce que doit être la poésie, conception qui se retrouvera d'ailleurs plus tard dans les paroles de Makine lors d'un entretien avec Pierre Assouline le 19 janvier 2001 pour France Culture :

« Dans *Le testament français*, j'aime la transition entre deux civilisations, l'une socialiste, l'autre poétique... Mes livres sont une part de moi ou de mon surmoi. Leur fibre, c'est ce que les autres n'expriment pas, un geste accidentel qui devient pour moi essentiel, un instant découpé dans l'uniformité du temps et qui devient un microcosme avec son ciel, son soleil. Concepteur d'instants... Etre poète c'est ça... [...]L'écrivain a le pouvoir de recréer le temps, de l'anéantir, de le dominer par les mots. Le pouvoir de recréer l'être aussi selon sa propre expérience. Il est le seul à pouvoir transfigurer la réalité, c'est-à-dire à la voir telle qu'elle est sous la couche plaquée or ou argent ou bronze que vous montrent d'un côté la télévision et de l'autre des intellectuels asservis au discours politique, médiatique, sociologique. »

Le poète est celui qui voit derrière les faits, et qui permet d'embellir l'image donnée à travers les faits. En cela le poète est essentiel pour la création d'une identité nationale qui permette de rassembler les hommes autour d'elle. C'est ainsi, d'après Andreï Makine, que la France Eternelle est née.

« Je reprends la route en pensant à ces paroles que Bernanos écrivait en 1939, loin de Paris : « L'histoire de mon pays a été faite par des gens qui croyaient à la vocation surnaturelle de la France... » Le paradoxe n'est qu'apparent : pour bâtir une « nature » nationale, pensait-il, on doit la sublimer, sinon tout retombe dans la petitesse matérialiste d'une civilisation d'estomacs heureux ». Pour avoir un vécu digne de l'Histoire, un pays doit le transcender dans un défi métahistorique de l'esprit. Clemenceau a été remplacé, à la présidence de la République, par M. Deschanel qui a eu, un jour, le charmant caprice de quitter son train en pyjama. Ainsi va l'histoire. Tandis qu'au château du Colombier veille toujours un soldat dressé dans sa tombe. Ainsi œuvre l'esprit. » (Makine, 2006 :19-20)

La naissance d'une identité personnelle ou nationale ne se fait donc pas seulement sur le papier par des actes concrets, mais l'assimilation de toute une culture. Dans le cas du narrateur, une culture sur une certaine France mythique, tout comme l'idée de la France

s'est faite à travers de nombreuses histoires remplies de symbolisme, parfois au détriment de la vérité pure. C'est ainsi que s'est construite cette « exception française » tout au long de l'histoire, à travers des textes littéraires écrits au nom de la grandeur de la France et des français.

B-UN ART DE VIVRE EN RISQUE D'EXTINCTION ?

« C'est en France que je faillis oublier définitivement la France de Charlotte... » (Makine, 1995 :297)

C'est par cette phrase que commence la dernière partie du *Testament français*. Au tout premier abord, elle paraît contradictoire. Comment peut-on oublier la France en France ? Mais c'est oublier que la France de Charlotte est un monde de rêve, d'actes héroïques, sublimés par ses contes. La réalité de la France fait donc oublier toutes les idées préconçues, chevaleresques, héroïques de la France des contes. Que s'est-il donc passé pour que cette idée de la France disparaisse ? Est-ce que Andreï Makine rejoint les paroles que « le virulent, l'excessif, le souvent injuste Dostoïevski disait : « La civilisation française est morte, elle n'a plus rien à dire. » (Makine, 2006 :87) ? Pas encore, mais il insiste sur le fait qu'elle perd peu à peu de sa gloire et de son importance à travers le monde, mais surtout en France elle-même. Et si la France perd son prestige national aux yeux même des français, il devient difficile de le conserver hors des frontières. Les philosophes, attaqués par Andreï Makine, sont-ils les seuls responsables ? Ou est-ce le cours de l'Histoire même qui s'est chargé de ce renversement de situation ? La montée de l'anglais au niveau des échanges mondiaux en est-elle la cause ou le symptôme ? Car en effet,

« Quand Pouchkine écrivait à son ami le philosophe Tchaadaïev : « je vais te parler dans la langue de l'Europe... », la question ne se posait même pas de savoir de quelle langue il s'agissait. Du français tout naturellement. Cette langue s'imposait car elle avait été ciselée par d'immenses écrivains qui avaient sculpté leurs œuvres dans la substance vivante tout en profilant, affinant, ennoblissant cette substance par leur génie. Pouchkine aimait cette langue de l'Europe non pour ses gracieusetés verbales mais pour l'énergie, l'audace et l'élégance avec lesquelles le français abordait l'univers des hommes. » (Makine, 2006 :60)

La défense de la langue française vient pourtant d'une longue tradition nationale, et constitue même une des pierres angulaires de la création d'une identité nationale. La langue commence-t-elle à disparaître au niveau de l'économie mondiale, des échanges de toutes sortes ? Malgré quelques dangers effectifs auxquels la France se confronte, il ne semble pas que la langue française soit oubliée ou en voie de disparition, comme l'indique Andreï Makine dans un discours sur la francophonie :

« En 1791, l'abbé Grégoire expliquait qu'il serait impossible de construire la République aussi longtemps que moins d'un tiers des citoyens parleraient le français; aujourd'hui, tous les Français le parlent, et avec eux plus de 200 millions d'habitants dans le monde. L'Alliance française l'enseigne dans 125 pays à des élèves dont le nombre augmente de plus de 10 % par an. Et la francophonie s'incarne désormais dans une organisation internationale puissante et respectée. Pourtant, la langue française est de plus en plus menacée: les nouvelles technologies de communication favorisent les langues dominantes et les sciences s'écrivent de plus en plus en anglais, lequel pourrait même, bientôt, devenir la langue unique des brevets, si le protocole de Londres était finalement ratifié.

Tout affaiblissement d'une langue entraîne, à terme, un affaiblissement parallèle de l'économie, car la langue définit un univers dans lequel s'expriment des valeurs, que les consommateurs achètent avec les produits qui les portent. Si le français s'effaçait, l'essentiel du tourisme, des industries agroalimentaire, de la beauté, du luxe, du cinéma, de la publicité (soit, au total, plus de la moitié de la production nationale) disparaîtrait avec lui. Et demain, plus encore, seront

menacées les industries les plus importantes: celles des logiciels, des télécommunications et des réseaux. Défendre le champ d'influence de la langue française constitue donc un enjeu absolument stratégique. » (Makine, 2006)

Andreï Makine défend ainsi la langue française, ce qu'il considère un enjeu important, voire vital pour la culture française dans un de ses discours lors de la 20^{ème} journée de la francophonie. D'après lui, le français continue à posséder une grande importance dans le monde, qui n'est pas négligeable. Il n'est donc pas encore trop tard, la langue française possède encore un réel prestige. Pourtant, des signes commencent à indiquer quelques fragilités. Mais il y a une certaine marge avant la disparition de cette culture derrière la culture anglophone, encore faut-il mettre en œuvre des moyens pour ne pas la laisser perdre de son importance, et lui redonner son importance au niveau linguistique et scientifique qu'elle a commencé à perdre :

« Le projet le plus urgent devrait donc être aujourd'hui de créer une vraie BNF, une bibliothèque numérique francophone qui numériserait, pour qu'ils soient accessibles en français, sur tous les moteurs de recherche, y compris Google, tous les savoirs francophones. Pour qu'ainsi restent possibles l'acquisition de connaissances en français et, par là même, le développement d'universités, de laboratoires de recherche, de brevets et de publications francophones. En ne s'y préparant pas, la France a perdu l'occasion de fournir à sa langue une avance définitive. Elle a encore une chance de ne pas accuser un retard irrémédiable. » (Makine, 2006)

A travers ces mots, Andreï Makine reconnaît que la France et sa culture n'ont pas disparu et ne sont pas encore en voie de disparition, mais qu'elles peuvent le devenir si personne ne prend de mesures de prévention. La France a toujours permis aux autres de voir leurs opinions respectées, et c'est cette tolérance poussée à l'extrême qui risque de la perdre aujourd'hui. La France, cette fille de l'Église, a instauré la laïcité et permis la liberté de religion à ses citoyens tout en se proclamant laïque et tolérante, hors maintenant certaines de ces religions exigent une reconnaissance spéciale qui va quelquefois à l'encontre même de la laïcité. Il en est de même pour l'éducation scolaire qui était au

service de la république française grâce à ses professeurs qui inculquaient les valeurs françaises à tous leurs élèves, fussent-ils français ou non. Maintenant, le système scolaire ne parvient plus à faire assimiler ces valeurs à ses élèves, et quelquefois a même du mal à leur enseigner la langue française, tout simplement. Devant ces difficultés, le système scolaire oublie de faire passer l'importance de cette image historique de la nation. Le système scolaire était sensé être le garant de la socialisation et de l'apprentissage des valeurs et de la culture française même pour les étrangers, mais comment peut-il le faire si son autorité est bafouée et refusée, et si les autres cultures sont prédominantes ? Certains pans entiers de l'Histoire de France sont oubliés pour ne pas heurter les ressortissants des autres nations qu'elle accueille. Elle évite ainsi de parler de la colonisation par exemple, pour éviter de parler d'une certaine supériorité qu'elle prônait face aux colonisés, mais ce faisant, elle ne peut pas non plus mentionner les bienfaits qu'elle a apporté de nombreux pays colonisés. De cette manière, les français eux-mêmes ne (re)connaissent plus la valeur de la France et ne voient plus que ses défauts, et s'accommodent dans une médiocrité relative au profit d'un calme relatif qui ne leur exige rien. Ils oublient ce qui faisait leur différence. Au contraire des français qui s'efforçaient d'améliorer l'état des choses et de leurs concitoyens en revendiquant, proclamant, s'insurgeant, nous voyons maintenant des citoyens qui acceptent l'état des choses, qui profitent des failles de la société, qui ne recherchent que ce qu'elle peut faire ou changer pour eux, et non pas ce qu'ils peuvent faire et changer pour elle. Ils veulent que tout leur soit apporté sans qu'ils aient à faire d'effort particulier, sans renoncer à leur confort acquis.

L'image des français mutins, contestataires-nés est donc en voie de disparition, du moins c'est ce qu'il paraît à première vue. Pourtant, c'est peut-être oublier ce nombre grandissant d'associations qui existent et tentent de revendiquer de meilleures lois. La différence étant peut-être dans le fait que les médias ne leur donnent pas toujours tous les moyens de se faire entendre et connaître par la population, ce qui n'est d'ailleurs pas facile à cause de leur grand nombre. Ce qui montre que les français continuent à revendiquer, mais la visibilité médiatique n'est pas la même :

«Depuis longtemps déjà le poids économique et l'influence géostratégique de la France ne lui permettent plus de jouer le rôle d'une grande puissance. Matériellement, non. Et pourtant elle pèse dans le monde grâce à cet héritage

d'idées que les nations associent à ce pays, à sa « vocation surnaturelle » clamée par Bernanos.

« Voltaire ? Proust ? Camus ? Combien de divisions ? », aurait pu demander Staline. Des divisions immatérielles, certes, mais qui dans le combat de l'esprit rivalisent facilement avec tous les « complexes militaro-industriels ».

En parlant de la France, il faut toujours penser à cette force idéale. »
(Makine, 2006 :31)

Le prestige qu'elle possède encore à l'étranger ne se fait plus sentir car la France oublie de s'apprécier pour ce qu'elle est vraiment, avec ses moments de gloire et ses moments moins glorieux. Ernest Renan écrivait déjà dans le Préface aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* :

« L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissement d'un travail séculaire » (Renan, 1845)

Les français oublient peu à peu cette unité qui a pourtant mis tant de temps à se construire à travers l'Histoire. De la même manière que Nadine refuse de voir ce qui a poussé son père à suivre Pétain et son rêve de France nouvelle, à cause des implications de certains aspects de ce régime, ce qui la fait aussi oublier ou refuser de voir cet élan national qui a poussé des milliers d'hommes français à donner leur vie pour une certaine idée de la France. Déjà Fustel de Coulanges disait dans ses *Questions contemporaines* (1919) que :

"L'histoire est ainsi devenue chez nous une sorte de guerre civile en permanence. Ce qu'elle nous a appris, c'est surtout à nous haïr les uns les autres (...). Le véritable patriotisme, c'est l'amour du pays, c'est le respect pour les générations qui nous ont précédés. Nos historiens ne nous apprennent qu'à les maudire et ne nous recommandent que de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française et ils s'imaginent qu'il restera un patriotisme français (...). Nous

nourrissons au fond de notre âme une sorte de haine inconsciente à l'égard de nous-mêmes". (Fustel, 1919 :9)

En rejetant une part de l'Histoire, les français rejettent une part de leur identité et la mettent en risque. Leur culture est elle aussi mise en danger. C'est une part du rêve français qui est ainsi oublié par les français, mais qui n'est pas oublié hors de France. Et Andreï Makine porte en lui, à travers les récits de sa grand-mère, cette part de rêve oublié, ces valeurs partagées par toute une population à un certain moment de l'Histoire. Les valeurs nationales profondément enracinées sont mises à mal, et ne sont plus comprises par les français, qui perdent une part de leur patriotisme et ne comprennent ainsi plus comment leurs antécédents pouvaient accepter l'idée de donner volontairement leur vie pour la France. La France en perdant des pans d'histoire, perd aussi une partie de sa sublimation historique. Elle n'est plus qu'un territoire pour lequel il ne vaut peut-être plus se battre et mourir, car il n'existe plus de fierté nationale ni de volonté spécifique pour en faire partie. La vision surnaturelle de la France disparaît. Il n'en reste plus que quelques idées préconçues sur ce que doit être l'esprit français. Et pourtant, comme le rappelle Andreï Makine,

« Pour les romanciers russes, on le voit, l'esprit français était condensé non pas dans les paillettes « francoformes » de la mode et des simagrées mondaines mais dans les sommets intellectuels de la civilisation française. » (Makine, 2006 :36)

En ne reconnaissant que les images « touristiques » pour emblème, la France perd les valeurs pour lesquels elle s'est battue au long des siècles. La France, pays géographique, n'en disparaîtra pas il est vrai, mais l'esprit français, ce qui en faisait sa spécificité et ce qui attirait et mettait en respect les autres nations est peu à peu oublié. Son prestige culturel est ainsi mis en danger.

« Cette conscience diffuse, lancinante que le dépérissement de la francité est irrévocable. Non que le français risque de disparaître, ni la France de se déliter définitivement dans un magma uniformisé de vestiges de nations, dans cette

égalisation pas le bas que dicte le mondialisme. Tout simplement, ce français ravalé au statut d'une des langues vernaculaires dans une Europe sans identité, cette France ramenée aux proportions d'une province gérée par une démocratie sénile qui ne sait plus défendre ses idéaux, une telle langue et un tel pays n'auront plus rien de commun avec la francité créatrice, passionnée, généreuse qui s'ouvrait sur l'univers, l'englobait par sa pensée et le transformait. Mais surtout donnait la parole (la forme !) à cet univers chaotique si difficile à formuler.

La parole...La possibilité de tout dire, sans censure, ou à l'encontre de la censure. » (Makine, 2006 :64-65)

Ce qui faisait sa force est n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, d'après Andreï Makine, à la place, nous assistons à un déploiement des peurs et faiblesses, qui n'a plus rien de commun avec l'image de la France combative et sans peur :

« La force de la francité, cette liberté avec laquelle la pensée abordait l'homme, la cité et l'Histoire, cette furie intellectuelle française, si peu cartésienne, a cédé la place aux prudentes approches de déminage. Oui, c'est ainsi qu'apparaît, de nos jours, le Français pensant : une intelligence affublée d'innombrables couches de protection et qui tâtonne, se faufile entre les interdits, rampe sur un champ de mines, tout effrayé d'une possible explosion. » (Makine, 2006 :65-66)

Pourtant, on assiste à un début de clairvoyance des français, qui découvrent la situation interne de leur pays, les conséquences d'années de laxisme, de refus de voir la réalité en face.

« Les Français qui découvrent (il était temps !) que toute une part de la population dite française les hait et les appelle (art de vivre oblige) « fromages » ! On les hait parce qu'ils sont blancs, vaguement chrétiens, censément riches. On les hait parce qu'on les sent affaiblis, incertains de leur identité, enclins à la perpétuelle auto flagellation. On hait leur république et on siffle son hymne national. On rejette la laïcité que les Français ont conquise dans d'âpres luttes. On se moque d'eux car

n'est-ce pas comique d'accueillir dans sa patrie, nourrir, loger, soigner ceux qui vous haïssent et vous méprisent ?

La France est haïe car les Français l'ont laissée se vider de sa substance, se transformer en un simple territoire de peuplement, en un petit bout d'Eurasie mondialisée. Ceux qui brûlent les écoles, qu'ont-ils pu apprendre de leurs professeurs sur la beauté, la force et la richesse de la francité ? » (Makine. 2006 : 98-99)

Cette prise de conscience peut être le début du réveil des français, d'une introspection véritablement critique et objective. C'est ce que du moins espère Andreï Makine, qui croit encore à la vigueur de la francité. Mais qu'est-ce exactement que cette francité ?

C-LA FRANCITÉ MISE EN MOTS.

Dans *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Andreï Makine indique d'abord ce que n'est pas la francité :

« La forme française n'est pas un habillage folklorique bon à épater les touristes mais un style d'existence profondément irrigué par le vécu national, une riche consonance où s'entrelacent des thèmes très divers. Non pas un échantillon de curiosités mais tout un monde en mouvement novateur. Sa force est de savoir réunir dans un ensemble vivace des éléments apparemment incompatibles. La francité vue comme un Meccano facilement démontable n'est rien d'autre que ce menu qu'on sert aux touristes : la gastronomie, plus la mode, plus l'impressionnisme, plus le *french kiss*, plus Chambord, plus Valmy, plus les grèves à répétition, plus... On oublie que ce Meccano bouge, vit, souffre, se détruit

et se reconstruit, tout cela dans la subtile interdépendance de ses éléments. »
(Makine, 2006 :52-53)

Finalement, la France est cette accumulation d'idées préconçues, simples et touristiques, mais pas seulement, car derrière ces images de carte postale, il se trouve toute une signification, toute une portée symbolique qui étoffe ces images et leur donne leur réelle force :

« La mode ? Mais aussi la manière d'exprimer les contradictions de l'époque, de trouver un langage pour les dire. Un fin collier rouge « incisant » le cou d'une « merveilleuse », cette fausse entaille est un signe, un mot tangible. Oui, le vocable d'un langage.

La forme française est avant tout une langue. Cette substance impalpable qui épouse les reliefs les plus accidentés de l'Histoire, l'exprime, la pense, lui donne une signification. » (Makine, 2006 :54)

Or, nous nous rappelons que c'est cette langue, cette vision autre des choses qui posait problème au narrateur du *Testament français* pendant son enfance. Cette capacité à voir autrement les états de fait de la société dans laquelle il vivait. Le malaise d'Andreï était, non seulement de trouver sa propre identité, mais de se débattre avec une vision différente que sa culture familiale lui avait inculquée. Une des manières qu'il avait trouvées de résoudre son problème était de considérer que toutes ses connaissances, sa sensibilité faisaient partie d'une créativité littéraire qu'il peut voir ou non. Mais il n'est pas sur qu'il ait vraiment réussi à mettre un point final sur tout : quelques années plus tard, il décide de partir en France, non sans d'abord passer chez Charlotte...

Il tente faire le point sur ce qu'est le fait d'être français, pour tenter de comprendre si l'image qu'il se fait de la France et des français est une image qui possède des bases réelles ou si c'est une image de ce que doit être un poète. Est-ce que les fioritures galantes de la mode, du luxe sont ce qui est français par excellence ou est-ce que c'est la recherche avide de savoir et d'amélioration des choses démontrées par les philosophes qui sont l'image de la francité ? Ou les deux ?

« En quoi cette pensée subtile, nerveuse, omnivore, tantôt téméraire jusqu'à l'arrogance, tantôt tout en fanfreluches galantes exprimait-elle ce fameux esprit français ? En quoi le philosophe à trémousoir était-il le reflet vivant de la « francité » ? Oui, c'est cette impalpable quintessence française qui m'intéressait avant tout. » (Makine, 2006 :23)

Voltaire concentre tout un ensemble d'attitudes complexes et au premier abord incompatibles les unes avec les autres, et pourtant il est considéré comme un des symboles de l'esprit français. D'un côté comique, voire ridicule, à cause de son trémousoir, d'un autre côté courtisan et donc s'efforçant de plaire, d'un autre côté défenseur des opprimés, d'un autre côté encore scientifique et philosophe : Cette multiplicité de facettes de ce personnage, pas toujours sérieuses et respectables, lui permettent tout de même d'être considéré comme un exemple de l'esprit français. Sa personnalité ne facilite pas la catégorisation, ni l'exemplification de ce qu'est un français. Ce n'est donc pas un exemple simple de personnage qui permet l'exemplification de ce qu'est la francité. Celle-ci est assimilée alors une manière de penser :

« La francité devint, pour les Russes, ce miroir intellectuel, cette altérité de jugement dont toute nation a besoin pour s'affirmer.

La réverbération n'était pas toujours crédible, produisant des poncifs féériques, des trompe-l'œil édifiants. » (Makine, 2006 :26-27)

La francité est donc une sorte de miroir qui permet aux autres nations de se rendre compte de ce qu'elles sont, mais c'est un miroir subjectif et donc peu fiable malgré l'importance qui lui est donnée. Il est surtout une matière à penser ou à faire penser les autres. La personne qui regarde à travers ce miroir peut, soit croire pieusement à l'image idyllique renvoyée et imaginer que la France est une Atlantide réelle, soit réfléchir aux différences entre la réalité et cette image pour tenter d'améliorer les faits pour se rapprocher de cette image. C'est en quelque sorte ce qui arrive à Aliocha/Andreï : lors de son enfance, il croit à l'image de la France des contes de Charlotte et imagine que la France est une Atlantide, puis lors de son arrivée en France, il se rend compte que cette France féérique n'existe pas mais qu'elle a permis à d'autres nations d'améliorer leurs politiques et leurs aspirations

sociales. La francité est-elle donc la somme des règles politiques et sociales que la France a érigées en principes, de son savoir-faire ?

« La marge est minime entre la fine aquarelle des impressions personnelles sur la France et l'inventaire des qualités et des phénomènes auxquels on la réduit d'habitude. La mode, la gastronomie, les arts plastiques et l'art de vivre, l'amour du verbe, la galanterie, le penchant cérébral au détriment du naturel, la « grogne » comme modèle relationnel entre « partenaires sociaux »...La somme de tous ces clichés, ce registre qu'on pourrait allonger comporte une large part de vérité. On évoque ces ingrédients de l'esprit national quand, pompeusement, on veut « rendre hommage au génie français » ou, sarcastiquement, railler ses lubies. Les deux réactions sont d'ailleurs intimement liées. » (Makine, 2006 :34)

On ne peut nier que dans le *Testament Français*, les clichés sur la France apparaissent à deux moments importants de la vie d'Aliocha : lorsqu'il est épris de l'image fabuleuse de la France de Charlotte, et lorsqu'il décide de prendre la culture française à contre-pieds pour s'imprégner de la culture russe. Dans les deux cas, les clichés qui symbolisent sa France sont la cause de son attitude envers la culture française. Et ce n'est que plus tard qu'il parvient à prendre un peu de recul sur ces clichés et leur donner leur valeur respective. Ce qu'il fait par exemple au sujet des philosophes français :

« À mes amis étrangers perplexes devant de telles incohérences, je suggère de considérer l'intellectuel français comme l'une des composantes de la francité folklorique, au même titre que le beaujolais nouveau, le béret basque, les grèves à la S.N.C.F, etc. À ce titre là, le personnage devient presque attachant. » (Makine, 2006 :41)

Le travail des philosophes français devient ainsi une autre espèce de folklore, mais ce faisant il leur retire aussi toute crédibilité. Ils ne sont plus que de lointains reflets des anciens grands philosophes français tels que Voltaire. Cette vision serait-elle le signal d'une nouvelle forme d'être français ? Ou est-ce la preuve d'un esprit critique purement français, à l'image des anciens philosophes français ?

La francité est un mélange de rêve et de réalité, car elle englobe dans un tout les images mythiques héroïques de la France et les images des souffrances réelles des français.

« Les noms des soldats tombés évoquent pour moi cette France lointaine et mystérieuse que je rêvais, enfant, en déchiffrant les pages odorantes des vieux volumes. (...) »

Mythes héroïques d'une France légendaire ? Fictions hagiographiques ? Images d'Epinal ? Refus d'accepter la « vraie » Histoire qui se cache derrière ces enluminures de la gloire nationale ? Les carnages des guerres, les dessous meurtriers des victoires... Combien de Chemins des Dames pour un seul défilé sur les Champs-Élysées ?

Et pourtant ces « quatre gentilshommes de la Guienne » me paraissent plus vrais que toutes les gloses savantes. Aussi vrais que l'existence d'Alphonse et de Frédéric Prouteau, morts pour la France et dont les noms sont inscrits dans la petite église de Jard. » (Makine, 2006 :17-18)

La francité est ce regard qui réussit à englober toutes les implications des événements, qui perçoit toutes leurs contradictions, et surtout qui les accepte pour pouvoir aller de l'avant, car ces différents aspects constituent un tout. C'est du moins, les principes de base d'une nation, d'après Ernest Renan, que ce dernier défend lors d'une conférence à la Sorbonne :

"Une nation, c'est un principe spirituel résultant des complications profondes de l'histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol... Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir. L'une est dans les possessions en commun d'un riche legs de souvenirs, l'autre est dans le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme, Messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices, de dévouements. Le culte des ancêtres est, de tous, le plus légitime, les ancêtres nous ont fait ce que nous

sommes. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà la condition essentielle pour être un peuple... On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet". (Renan, 1882)

Dans le cas de la francité, c'est adopter cette vision, sachant que ce pays a déjà permis à l'homme social d'évoluer, qu'il était « prédestiné » pour ce faire, et qu'il est peut-être encore prédestiné à poursuivre dans cette voie. C'est se lancer dans un chemin long, périlleux, et houleux, pour poursuivre le but d'améliorer la condition humaine, tout en imprimant une certaine beauté, une certaine fantaisie au quotidien. Qu'est-ce que l'esprit français ou la francité ? C'est une notion qui continue insaisissable à cause de ses nombreuses implications et des manières d'être qu'elle inclut :

« L'indicible », « l'inexplicable » de Julien Green ou bien la liste des qualités qui définissent le mode (spécifiquement français) de vivre et de penser la vie ? La première voie est celle des poètes qui déclarent forfait devant cette francité informulable. La seconde est celle des journalistes étrangers en poste à Paris qui aiment à dresser l'inventaire des petites lubies, incohérences et idées fixes de la mentalité française. » (Makine, 2006 :43)

Pour Andreï Makine, il s'agit d'une vision poétique du monde : la possibilité de voir autrement la réalité, qu'elle soit historique, liée à l'histoire personnelle d'un homme ou Historique, liée à l'histoire nationale du pays. Mais surtout c'est la capacité à transcrire le monde d'une forme adaptée mais toujours nouvelle et porteuse de signification.

« La forme ! Tel est la clef du mystère français. La francité a toujours été cette recherche passionnée des formes nouvelles. Pour juguler le chaos des éléments, pour faire jaillir la beauté, s'offrir une jouissance intellectuelle, esthétique, charnelle. La forme d'une cathédrale, d'une silhouette féminine, d'une pensée, d'une société, d'une strophe.

En définissant les singularités de la civilisation française (« une civilisation irradiante »), Duplessy mettait en avant la capacité qu'elle avait d'inventer les

formes intellectuelles aptes à modeler le réel. « Une civilisation, c'est un ensemble de formes », disait-il en déniait (très injustement, à mon avis) à la Russie ou à l'Allemagne l'art d'opérer, avec succès, une telle synthèse.

Cette extrême créativité formelle serait-elle une véritable « exception française » ? » (Makine, 2006 :46)

En somme, la francité serait une sorte de capacité, démontrée au fil des siècles par la France, de voir par delà les œillères imposées par le pouvoir pour pouvoir améliorer les états de faits ancrés dans la société. Voltaire possédait cette capacité, ainsi que d'autres philosophes tout au long de l'Histoire. Andreï Makine, en se clamant français, réclame aussi cette capacité. Et tout au long du *Testament français* et de *Cette France qu'on oublie d'aimer*, il décrit et démontre cette capacité à voir autrement, par delà les conventions sociales. Nous pourrions même aller plus loin, et dire qu'avec *le Testament français*, c'est la naissance d'une conscience française que le lecteur accompagne : la naissance de la francité d'Andreï Makine. En effet, lors de la parution de l'œuvre, il a laissé entendre que ce roman possédait de larges parts autobiographiques, sans pour autant préciser lesquelles. Le lecteur suppose donc qu'il s'agit de son enfance en Russie, baignée par sa culture française inculquée par sa prétendue grand-mère, il est aidé en cela par le fait que le prénom d'Aliocha n'apparaît que très peu de fois dans le roman. Ce faisant, il laisse se produire aux yeux du lecteur une assimilation auteur-narrateur qui lui permet de se créer une aura française. Le lecteur ne voit plus l'enfance d'Aliocha mais l'enfance d'Andreï Makine, jeune garçon russe de naissance mais jeune français dans l'âme. Le prénom même choisi n'est pas sans rappeler une œuvre d'un autre auteur né russe et par la suite devenu français : il s'agit d'*Aliocha* d'Henri Troyat, un cours roman reconnu comme le plus autobiographique de toutes ses œuvres. Le thème est le même : la découverte de la culture française et son assimilation. La différence réside dans le fait que dans le roman d'Henri Troyat, Aliocha vit en France, bien que ce soit dans un univers familier totalement russe, et qu'il soit confronté à la réalité française chaque fois qu'il sort de chez lui. Ce rapprochement possible entre les deux œuvres est-il fortuit ou non ? Cela permet du moins de rapprocher Andreï Makine des autres auteurs russes qui écrivent en français et qui ont choisi la France pour patrie. Et surtout de celui qui est parvenu à faire partie de l'Académie française. Cela est-il une manière de laisser entrevoir un possible grand avenir dans la

littérature française ? *Cette France qu'on oublie d'aimer* semble le confirmer, car il prend le relais de nombreux auteurs francophones et français qui tentent de réveiller le sentiment français en France. Et, comble de l'ironie, c'est sa russité qui lui semble permettre de comprendre ce que doit être un français.

CONCLUSION

« Voltaire m'a mise au monde », affirmait la Grande Catherine. La filiation que revendiquaient tant de russes à cette époque. » (Makine, 2006 :21)

Le Testament français est le récit d'un héritage légué à un petit garçon lors de sa petite enfance par sa grand-mère Charlotte. C'est l'héritage d'une langue, d'une culture et d'une imagerie française, mais d'une France fantasmée, vue par un regard nostalgique. Malgré la présence de coupures de journaux et de photographies qui permettent un ancrage dans la réalité, cette réalité est modifiée, amplifiée, déformée par le temps et la mémoire de Charlotte. Ce pays qui devient tellement beau dans les contes de Charlotte qu'il paraît une sorte d'Atlantide, un pays merveilleux peuplé de personnages hors du commun, uniques, et possédant le charme d'un je-ne-sais-quoi français. Ce pays devient d'autant plus beau que le monde russe dans lequel Andreï vit heurte sa sensibilité par son imaginaire et son histoire. Même la société utopique que la Russie est sensé avoir atteint ne lui permet pas de se sentir complètement en sécurité à cause des problèmes sociaux et des dangers qui la menacent. Seul le monde imaginaire et féerique français le fait sentir sûr de soi et en sécurité, d'où son attirance pour ce pays qui lui paraît le seul havre de paix possible. Son insécurité de l'enfance lui fait désirer faire partie de ce pays et posséder des traits de personnalité français, mais en même temps cette culture française n'est pas adaptée à la société russe dans laquelle il vit et le fait souffrir.

Ce roman est un témoignage de la richesse et des dangers que peut apporter l'appartenance à une double culture, même si elle n'est pas vraiment héréditaire... Dans le cas d'Andreï, elle ouvre une porte vers la vision créatrice et la création littéraire, qui ne sera ouverte que plus tard, dans un moment de douleur déjà dans le pays rêvé dès l'enfance, la France.

Mais cette appartenance à cette double culture ne peut être oubliée quel que soit le pays dans lequel il se trouve, même si ce pays est la merveilleuse France-Atlantide. Andreï s'en aperçoit lorsque les éditeurs refusent de publier ses écrits rédigés en français :

«Car ces livres avaient été écrits directement en français et refusés par les éditeurs : j'étais «un drôle de Russe qui se mettait à écrire en français». Dans un geste de désespoir, j'avais inventé alors un traducteur et envoyé le manuscrit en le

présentant comme traduit du russe. Il avait été accepté, publié et salué pour la qualité de la traduction. Je me disais, d'abord avec amertume, plus tard avec le sourire, que ma malédiction franco-russe était toujours là. Seulement si, enfant, j'étais obligé de dissimuler la greffe française, à présent c'était ma russité qui devenait répréhensible.» (Makine, 1995 :313)

En fin de compte, les deux pays ne sont pas si différents puisque la double culture doit affronter les mêmes problèmes dans les deux pays...

Cette francité qu'Andreï Makine revendique, ne serait-ce pas plutôt la capacité à voir autrement ? Ne serait-ce pas la capacité de voir derrière les faits, de leur donner une valeur symbolique qui tende à l'universel ? Ne serait-ce pas la capacité critique démontrée face aux événements actuels grâce à la possession de cette double vision apportée par son éducation basée sur la culture française ? Cette francité n'est pas innée puisque les français semblent avoir oublié de mettre en pratique le cahier des charges de la francité et semblent s'accommoder dans un conformisme social contraire au Siècle des Lumières. Pourtant cette capacité à voir autrement, continue à exister même si ce n'est plus à travers de français de naissance, mais des français de « préférence ». Car cette francité réclamée par Makine est surtout la volonté de ressembler aux hommes et femmes qui ont permis le rayonnement culturel, social et politique de la France à travers les siècles grâce à leur savoir, à leur effort, à leur capacité de raisonnement, à leur capacité à dépasser les idées reçues, sans peur d'affronter ce qui était établi. Et les hommes de cette France étaient peut-être dignes de la société idéale de l'Atlantide, mais ils faisaient réellement partie de la France des Lumières, de cette France qui a permis à la France d'être ce qu'elle est aujourd'hui. La francité n'est pas la perfection en tout, mais l'aspiration et la tentative d'améliorer les choses et de, par ce fait, continuer à lever haut le blason français. En somme, c'est tenter d'obéir à la maxime de Corneille :

« Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être. » (Corneille, 1960 : Acte II, scène 1)

Cette phrase serait maintenant : Si vous n'êtes Français, soyez dignes de l'être. Ce n'est pas seulement faire partie de la société française, c'est s'en montrer digne. Cela veut-il dire

qu'il faut aussi partager cette vision de la France Eternelle ou qu'il faut simplement être un citoyen respectable de la France ? Au travers des deux œuvres d'Andreï Makine, *Le Testament français* et *Cette France qu'on oublie d'aimer*, nous comprenons que la francité n'est pas le seul apanage des français. La francité peut s'acquérir à travers l'apprentissage de la culture française, et le désir d'adhérer à cette image transmise par l'image de la France éternelle. Aliocha, pour le lecteur du *Testament français*, est un français à part entière malgré ses origines russes, car il a intégré les idées d'excellence française lors de son enfance. Et surtout, il a appris à se détacher de la réalité quotidienne et à avoir une vision d'ensemble des faits. La francité est donc la connaissance des réalités avec l'aspiration d'atteindre cette image merveilleuse de la France Eternelle, mythique. C'est le refus des idées préconçues pour utiliser la raison et améliorer la société, c'est en quelque sorte l'aspiration à suivre les préceptes du siècle des Lumières, grâce auxquels la France a brillé et brille encore dans le monde.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES ET ARTICLES CITÉS

LIVRES

- BETTELHEIM B. (1992), *Psychanalyse des contes de fées*, Laffont, Paris.
- FACON R. (1979), *Quand l'Atlantide ressurgira*, Ed A. Lefeuvre, Nice.
- LÉVI-STRAUSS C. (1987), *Race et histoire*, Folio essais, Paris.
- MAKINE A. (2006), *Cette France qu'on oublie d'aimer*, Flammarion, Paris.
- MAKINE A. (1995), *Le testament français*, Folio, Paris.
- ORWELL G. (1972), *1984*, Gallimard, Paris.
- PLATON (2001), *Le Critias*, Flammarion, Paris.
- PLATON (2006), *Les lois*, Flammarion, Paris.
- TROYAT H. (2007), *Aliocha*, Flammarion, Paris.

ARTICLES

- KOLNAI A. (1960), « *La mentalité utopienne* », in *La Table Ronde*, n. ° 153.
- ARGAND C. (2001), *Andreï Makine*, *Lire*, n°292, p.22-27.

SITES INTERNETS

- *Français, reprenez-vous !* consulté le 21 mai 2008 dans :
http://www.presse-francophone.org/gazette/gazette_127makine.htm
- *Le conte merveilleux, « une perle de parole »* consulté le 21 mai 2008 dans :
<http://www.lamaisonduconte.com/IMG/pdf/Interview-de-Bernadette-Bricout.pdf>

LIVRES ET ŒUVRES CONSULTÉS

LIVRES

- BARTHES R. (1973), *Le plaisir du texte*, Collection Tel quel, Paris.
- BELLEMIN-NOEL J. (1983) *Les contes et leurs fantasmes*, P.U.F., Paris.
- BEN ACHOUR-ABDELKEFI R. (2006), *Appropriation culturelle et création littéraire dans le Voyage en Orient de Gérard de Nerval et le Testament français d'Andreï Makine*, Maisonneuve et Larose, Paris.
- BENIAMINO M., GAUVIN L. (2005), *Vocabulaire des études francophones : les concepts de base*, Collection Francophonies, Presse Universitaire de Limoges, Limoges.
- BESSIERE J. (1973), *Le récit fantastique*, Larousse, Paris.
- COURTES J. (1986), *Le conte populaire : poétique et mythologie*, P.U.F, Paris.
- DETIENNE M. (1981), *L'invention de la mythologie*, Gallimard, Paris.
- GASPARINI P. (2004), *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Collection Poétique, Seuil, Paris.
- GERVASI L., JOHANSSON F. (2003), *Le biographique*, Collection Major, P.U.F., Paris.
- HUBIER S. (2003), *Littérature intime : les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Collection U, Armand Colin, Paris.
- JEAN G. (1981), *Le pouvoir des contes*, Casterman, Paris.
- LAURENT T. (2006), *Andreï Makine, Russe en exil*, Connaissances et Savoirs, Paris.
- LECARME J., LECARME-TABONE E. (2004), *L'autobiographie*, Collection U, Armand Colin, Paris.
- MICHEL J. (1976), *L'imaginaire de l'enfant, les contes*, Nathan.
- NAZAROVA N. (2005), *Andreï Makine, deux facettes de son œuvre*, L'Harmattan, Paris.

- NDIAYE C. (2004), *Introduction aux littératures francophones : Afrique, Caraïbe, Maghreb*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- PARRY M. et alii (2005), *Andreï Makine, Perspectives russes*, L'Harmattan, Paris.
- PARRY M. et alii, (2004) *Andreï Makine: La rencontre de l'Est et de l'Ouest*, L'Harmattan, Paris.
- PROPP V. J. (1973), *Morphologie du conte*, Trad. M. Derrida, Seuil, Paris.
- RIESZ J., PORRA V. (1998), *Français et Francophones. Tendances centrifuges et centripètes dans les littératures françaises / francophones d'aujourd'hui*, Schultz & Stellmacher, Bayreuth.
- RUYER R. (1952), *L'utopie et les utopies*, Armand Colin, Paris.
- SCHUHL P. M. (1969), *L'imagination et le merveilleux*, Flammarion, Paris.
- SIMONSEN M. (1981), *Le conte populaire français*, Collection Que sais-je ?, P.U.F., Paris.
- SIMONSEN M. (1984), *Le conte populaire*, P.U.F., Paris.
- TODOROV T. (1970), *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, Paris.
- VAX L. (1965), *La séduction de l'étrange*, P.U.F., Paris.
- ZUMTHOR P. (1983), *Introduction à la poésie orale*, Seuil, Paris.

ARTICLES

- BARBERY M. et alii, « Pour une « littérature-monde » en français. » *Le Monde*, 16 mars 2007.
- CLÉMENT M. L., "Andreï Makine. Écrivain franco-russe", *Acta Fabula*, Mars-Avril 2007 (volume 8, numéro 2), URL, dans: <http://www.fabula.org/revue/document2679.php> , vue le 07 mai 2007.
- CLÉMENT M. L., *L'Entre-deux-mondes chez Andreï Makine, Interculturel francophonie*, n°7, Juin-Juillet 2005.
- CLÉMENT M. L., *Poétique du multiculturalisme chez Andreï Makine*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2005.

- CASANOVA N., *Parcelle de France un jour greffée en moi*, *La Quinzaine littéraire*, n°681, 16/11/1995, p11-12.
- *Makine : leur Goncourt*, *L'Express*, n°2314, 09/11/1995, p136-137.
- CLEMENT M. (2006), « Aléas identitaires dans le Testament français d'Andreï Makine. » *Dalhousie French Studies*, p. 297-311.
- FERNANDEZ D. (26/10/1995), *Miracle Makine*, *Le Nouvel observateur*, n°1616, p.112.
- FREY P. (01/07/2000), *Andreï Makine : l'homme sans bagages*, *Lire*, n°287, p.48-49.
- GARCIN J. (05/02/1998), *Makine en transe*, *Le Nouvel observateur*, n°1735, p.98.
- GRASSIN J-M. (2001), "Épistémologie des études francophones", *Émergence des francophonies : Israël, la Méditerranée, le monde*, Ed. David Mendelson, Limoges : p22-23, PUL.
- KNORR K. (1996), "Andreï Makine's Poetics of Nostalgia." *The New Criterion*.
- NOURISSIER F. (16/02/2001), *Musique d'exil*, *Le Point*, n°1483, p102-103.
- NOURRY P. (07/02/1998), *Testament d'exil*, *Le Point*, n°1325, p.102.
- PAGEAUX D_H, (2001), "Préface", *Émergence des francophonies : Israël, la Méditerranée, le monde*, Ed. David Mendelson, Limoges: PUL.
- PASSOT A. (01/06/2004), *Andreï Makine: la belle langue de France*, *Etudes*, n°4006, p837-840.
- PERRAUD A. (29/03/2000), *Andreï Makine: Plaidoyer pour la Russie*, *Télérama*, n°2620, p.66-68.
- PERRAUD A. (13/12/1995), *Ovni Makine*, *Télérama*, n°2396, p98-99.
- PONS A. (23/05/1996), *Makine : non, il n'a pas changé*, *L'Express*, n°2342, p.126-127.
- RINALDI A (05/02/1998), *Pages d'un sans-papiers*, *L'Express*, n°2431, p.92.
- SAFRAN G. (2003), "Andreï Makine's Literary Bilingualism and the Critics." *Comparative Literature*, p246-265.
- VISSIERE I. (2006), « Française, francophone, cosmopolite ? » *Belle de Zuylen/ Isabelle de Charrière : éducation, création, réception*, *Rodopi*, New York.

SITES INTERNET

- *Makine et son Ode à la France* consulté le 21 mai 2008 dans :
<http://www.lefigaro.fr/debats/2006/03/15/01005-20060315ARTFIG90141>
- *Dialectique Est-Ouest* consulté le 21 mai 2008 dans :
www.fabula.org/revue/document1569.php+makine+france+russie&hl=pt-PT&ct=clnk&cd=12&gl=pt
- *Dossier n°11 : Andreï Makine* consulté le 21 mai 2008 dans :
<http://la-plume-francophone.over-blog.com/categorie-1225920.html>
- *Andreï Makine* consulté le 20 mai 2008 dans :
<http://auteurs.contemporain.info/andrei-makine/>
- *A writer's life: Andreï Makine* consulté le 28 mai 2008 dans :
<http://www.telegraph.co.uk/>
- *Entretien avec Andreï Makine* consulté le 28 mai 2008 dans
<http://www.lire.fr/entretien.asp/idC=39033/idTC=4/idR=201/idG=>
- *Andreï Makine: «Une trêve dans la frénésie de consommation et la cacophonie»*
consulté le 28 mai 2008 dans :
<http://www.lefigaro.fr>